

Au commencement

DU MÊME AUTEUR

CHOIX DE TITRES

- Marie en quelques mots* (Gallimard, 1977)  
*Abeilles, vous avez changé de maître* (Gallimard, 1981)  
*Adieu, mon unique* (Gallimard, 2000)  
(avec Léonard Anthony) *Le Messager des sables*  
(Robert Laffont, 2003)  
*La Peau à l'envers* (Gallimard, 2005)  
*Un pont d'oiseaux* (Gallimard, 2006)  
(avec Mourad Benchellali) *Voyage vers l'enfer*  
(Robert Laffont, 2006)  
*L'Arabe* (L'Olivier, 2009)  
*Le Rendez-vous de Saïgon* (Gallimard, 2011)  
*La Geste des jartés* (Gallimard, 2013)  
*Changer la vie* (Gallimard, 2015)  
*Partie gratuite* (Robert Laffont, 2018)

Warning: Parental advisory  
Explicit content (nudity, language)

Antoine Audouard

# Au commencement

PHÉBUS

[www.editionsphebus.fr](http://www.editionsphebus.fr)

© Phébus/Libella, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7529-1280-0

*Au club des Cinq,  
à leurs mamans*



*Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.*

*Ou*

*Au commencement la parole*

*La parole avec Dieu*

*Dieu, la parole*

*Elle est au commencement avec Dieu.*

(Prologue de l'Évangile selon saint Jean, vers 85 après J.-C., traduit du grec par 1. Augustin Crampon, rédaction 1864, publication 1894; 2. Florence Delay, 2001)

*Au commencement il n'y avait aucun dieu. Il n'y avait ni temps, ni espace. Il n'y avait que la lumière et les ténèbres. Et cela était parfait. Au commencement du temps, Dieu a créé toutes les choses possibles; mais en fait, il est le Dieu des choses impossibles – celles qui ne se produisent jamais ou très rarement.*

(Olga Tokarczuk, *Dieu, le temps, les hommes et les anges*, 1996, traduction de Christophe Glogowski)

On craint dégun (devise des supporters de l'Olympique de Marseille).





## PRÉFACE

Longtemps je me suis couché à pas d'heure. Caché sous les draps avec un transistor, j'écoutais tout bas sur Europe 1 l'émission *Campus*, de Michel Lancelot, une des rares qui diffusaient de la pop music et du rock<sup>1</sup> ; à la fin du programme, je me mettais à lire. Quoi? Tout. Ayant eu, entre autres insignes chances, celle de naître dans une famille de «journalistes écrivains», comme je l'écrivais rituellement à «profession des parents» sur la feuille blanche de début d'année scolaire, j'avais<sup>2</sup> à ma disposition une bibliothèque fournie : dans ma chambre, les classiques contes de Perrault et de Grimm dont quelques histoires me terrifiaient assez ; après les Enid Blyton (*Club des Cinq*, *Clan des Sept*) que j'adorais, les premiers *Petit Nicolas* et *Les Contes du chat perché* de Marcel Aymé complétèrent bientôt les autres classiques pour petits Français : Hector Malot, Fenimore Cooper et Walter Scott, Jules Verne, la comtesse de Ségur, ascendances provençales obligent, les *Lettres de mon moulin* et Pagnol, sans oublier les légendes guerrières qui avaient nourri

1. Il y avait Jean-Bernard Hebey sur RTL mais j'étais drogué à Europe 1 qu'on écoutait au mois de juillet pour suivre le Tour de France : «Sur la route du Tour, Fernand Choisel, Jean-René Godart!» – je les ai rencontrés en vrai plus tard et j'aimais bien Fernand – et aussi Eugène Saccomano, dit «Sacco», la voix du foot, qui hurlait «goal!» à la brésilienne, homme fin, cultivé, chaleureux – et obsédé sexuel terrifiant qui connaissait les boîtes échangistes de chaque ville française et européenne de foot.

2. Note à l'usage de la jeune génération : non il y avait ni Deezer, ni Spotify, ni Shazam – y avait même pas Internet et on causait pas à Mossieu Gougueule vu qu'il était pas né, ni Mossieu Ioutub, ni M<sup>lle</sup> Iahoue. Comment on faisait pour vivre? Je sais pas, les gars, mais on y arrivait et on a tenu jusqu'à maintenant.

l'imaginaire de mon grand-père maternel (*Ogier le Danois, La Chanson de Roland*). J'avais aussi, en accès libre, chacun des centaines d'ouvrages très divers qui remplissaient chaque étagère de chaque mur de l'appartement – et aucun interdit, aucun «ça, c'est pas pour toi» ne venait freiner mes ardeurs. À onze ans, j'eus mon premier choc émotionnel de littérature contemporaine : l'éphémère et très barrée revue *Planète*<sup>3</sup> avait publié *Des fleurs pour Algernon*, que je lus d'une traite et qui me fit pleurer. Je lisais aussi *Le Journal de Mickey*, puis *Pilote*, *Les Pieds nickelés*, *Bob Morane* avec mon copain de l'immeuble Jean-François, dont le père informaticien chez IBM était un spécialiste de Paul Valéry, un auteur qui est resté assez mystérieux pour moi<sup>4</sup>. Quand j'avais treize ans, mon *Harry Potter* s'appelait *Les Thibault*, une saga de Roger Martin du Gard, un auteur que personne ne songe à lire aujourd'hui. J'enchaînai avec *Guerre et Paix*, *Anna Karénine*, *Notre-Dame de Paris* et *Les Misérables*, «classiques» qui alternaient dans ma fringale littéraire avec les auteurs de science-fiction auxquels mon pote de classe Thierry<sup>5</sup> m'initiait : Ray Bradbury, Richard Matheson, A.E. van Vogt, Frank Herbert, Philip K. Dick et d'autres dont j'ai oublié le nom, souvent sous les couvertures or ou argent de la collection «Ailleurs et demain» de chez Robert Laffont, une maison d'édition qui marquerait une bonne partie de ma future vie d'éditeur et d'écrivain : mon appétit était tel que je me cachais pendant les cours ennuyeux (la plupart, surtout en français après la troisième) pour poursuivre les lectures qui enchantaient mes nuits : les personnages de roman étaient pour moi plus réels que bon nombre de ceux que je croisais dans la vraie vie. Je lisais aussi les livres de mes parents, les premiers James Bond que ma mère traduisait – des documents également, genre peu considéré dans les hautes sphères littéraires mais qui fit pour moi un héros d'Henri Charrière, alias *Papillon*<sup>6</sup>. Je lui écrivis (ma première lettre à un auteur de livre) ; j'eus la chance de le rencontrer en vrai et il ne me déçut pas, même s'il ne ressemblait en rien à

3. Parution de 1961 à 1971. Son slogan était : «Rien de ce qui est étrange ne nous est étranger.»

4. Je n'ai pas d'excuse : je découvre dans la bibliographie de mon père un ouvrage qui ne figure pas dans ma bibote, son deuxième : *Recherche de Paul Valéry*, 1946.

5. Ô you millenials : c'était l'époque du feuilleton *Thierry la Fronde* et Thierry était un prénom à la mode. Tu me diras, *Belphégor* était aussi un feuilleton suivi et je ne connais aucun Belphégor.

6. Encore un livre publié chez Laffont. Décidément...

Steve McQueen et si, succès oblige, on lui reprocha<sup>7</sup> plus tard d'avoir pratiqué la «vérité du dimanche<sup>8</sup>» chère à mon père en enrichissant le récit de ses propres aventures de certaines advenues à ses camarades compagnons de baigne.

À ce stade, vu qu'on n'a pas de temps à perdre en digressions, un rappel s'impose : qu'est-ce que la vérité du dimanche ? La voici, telle à peu près qu'exposée par Yvan Audouard, le célèbre écrivain de Fontvieille et polémiste du *Canard enchaîné*.

Jour un. Ma grand-mère Baptistine retrouve son mari Yvan (oui, mon grand-père et son fils, mon père, portaient le même prénom) dans leur demeure arlésienne de la rue Diderot : « Chéri, je crois avoir aperçu Frédéric Mistral près de la gare. » Soirée amicale. Yvan : « Frédéric Mistral disait justement à ma femme... » Baptistine : « Non, chéri, je t'ai seulement dit que je l'avais aperçu. » Jour deux. Baptistine cesse de protester lorsque Yvan mentionne Mistral. Jour trois. Frédéric Mistral est devenu un ami de la famille. Les descendances sont cruelles : au lieu de perpétuer la légende je rappelle que ma grand-mère n'a jamais été l'amie de Mistral, ne l'a jamais rencontré ; elle croyait simplement l'avoir aperçu une fois. Inaugurant la statue de lui qu'on peut toujours voir au centre de la place du Forum, le poète aurait grommelé, se voyant représenté chapeauté, canne à la main, le pardessus sur le bras : « Hmm, il ne me manque que la valise. » Va t'étonner, après ça, que mon aïeule l'ait vu (ou ait cru le voir) dans une gare. Revenon(sse) à nos moutons(se), c'est-à-dire à mes lectures.

Je ne lisais pas, je dévorais, appliquant en ce domaine la devise gastronomique dangereuse de mon légendaire grand-oncle Aristide : « Quand c'est bon, ça ne me dérange pas qu'il y en ait beaucoup. » Il m'a fallu des années – et la pratique du métier de correcteur où je fus d'abord médiocre par précipitation<sup>9</sup> avant de devenir décent – pour comprendre

7. Autres temps, autres mœurs ! Aujourd'hui il serait invité à venir demander pardon en direct sur le plateau d'Oprah Winfrey, et son éditeur devrait en hâte retirer son livre de la vente.

8. Voir ci-après pour explication.

9. Étant testé par ma première patronne – et future amie – Anne Gallimard, à qui le sémillant Marcel Jullian (natif de Châteaurenard) avait confié la direction de la revue de poésie *Vagabondages*, je laissai passer « Beaudelaire » – et sur la page de titre, s'il vous please ! Anne me reprit avec sa douceur légendaire et m'engagea néanmoins. Mes travaux de correction et de négritude pour l'Atelier Marcel Jullian, où l'on buvait du champagne tous les vendredis soir dans la cour du 3 rue Séguier, furent mon modeste gagne-pain

qu'on peut aussi lire lentement quand on est captivé cœur et âme par un livre. C'est dans ces années fiévreuses que se constitua ma première bibliothèque mentale de commencements : claquants comme des balles ou lents, majestueux, aux limites de l'insupportable comme dans ces romans russes où l'on doit ingurgiter cent cinquante noms à rallonge dès le premier paragraphe – dont la plupart de personnages secondaires ou qu'on ne reverra pas. Il y eut Balzac, Stendhal, Flaubert, Zola<sup>10</sup>, les Anglais, les Russes, cette glorieuse période du roman à travers toute l'Europe. Et puis je glissai dans mon siècle avec Kafka puis, pour m'en guérir<sup>11</sup>, les grands États-Uniens, les Japonais, les Sud-Américains, avant les Africains du Nord au Sud... Fils d'un khâgneux, je m'éloignai des études littéraires : à décortiquer les auteurs que j'aimais, il m'aurait semblé les vider de leur moelle, les dépouiller de tout ce qui en faisait le prix intime dans ma vie. À défaut de connaître la « mélancolie des paquebots » qui étreint Frédéric Moreau vers la fin de *L'Éducation sentimentale*, je voyageai à travers mon continent et le monde : tchèque avec Kundera, brésilien avec Amado, chinois avec Lu Xun et français toujours, amoureux fou de la langue et du style. Quels que soient le pays ou l'époque, je crois avoir conservé cette curiosité avide, cette capacité d'émerveillement qui nous

fin 1978 et courant 1979, jusqu'à ce que je rencontre Bernard Fixot et qu'il m'engage comme secrétaire d'édition à Édition n° 1, mon premier travail salarié. Bernard ne m'avait parlé que de *La Rose rose* de Pierre Bourgeade (collection « Le Chemin » dirigée par Georges Lambrichs) et des *Palmiers sauvages* de Faulkner – ce qui était une façon étrange et assez poétique de me préparer à travailler pour *Les Histoires extraordinaires* de Pierre Bellemare et les mémoires de la speakerine Denise Fabre (*Et en plus, c'est vrai!*).

10. Lorsque, en 1912, mon grand-père Yvan Audouard était en poste à Saïgon et sa jeune épouse Baptistine toujours institutrice dans une école catholique du quartier de Saint-Mauront à Marseille, ils s'écrivaient jusqu'à trois fois par jour : dans une de ses lettres, toujours débordantes d'amour, de sous-entendus sensuels très chargés et pleines d'admonestations pieuses, ma grand-mère enjoint à son époux de ne surtout pas lire cet « épouvantable Zola ». La peur de Zola, auteur antichrétien et impie, a survécu à son entrée au rang des classiques de notre littérature. Quand nous étions en quatrième (année scolaire 1968-1969), les parents d'un condisciple écrivirent pour se plaindre que notre prof de français nous avait donné à lire *Germinal*, un ouvrage pornographique. Fort heureusement, cette protestation d'un autre âge n'émut pas le professeur, un M. Croqueloï à moustache et cheveux en brosse qui était la bienveillance même : nommé pour « remettre de l'ordre » après le bordel de Mai 68, il nous laissait faire à peu près ce que nous voulions, à condition que nous ne mettions pas le feu à l'établissement.

11. Je confirme : on n'en guérit pas. Simplement, peut-être, le lit-on différemment.

attendent au seuil d'une nouvelle lecture. Bien des années plus tard<sup>12</sup>, ayant complété mes lectures grâce à ma rencontre avec Marie-Françoise, devenue M<sup>me</sup> A n° 1 qui m'ouvrit le continent Proust jusqu'alors resté hermétique, puis après des années dans l'édition, grâce aussi à l'expansion intérieure créée par notre séjour américain avec Susanna, M<sup>me</sup> A n° 2 et « dernière moitié » (comme le dit Sacha Guitry à M<sup>me</sup> G n° 5, qui avait en effet la moitié de son âge), j'ai constitué la première version de ce livre sous la forme d'un fichier pour mes étudiants en master de journalisme à Sciences Po, histoire de leur proposer une brève introduction à la variété inouïe des façons de commencer une histoire<sup>13</sup>. La version actuelle est très éloignée de la première, car j'ai complété mon travail d'origine en y glissant les ouvertures plus ou moins célèbres d'ouvrages littéraires ou non, recommandables (la plupart) ou pas (Sade, *Mein Kampf*, Rebatet, Drumont) et je n'ai pas hésité (on est en famille) à faire place à la part personnelle que vous découvrirez : sans viser le « best of » ou le dictionnaire, c'est devenu une longue promenade dans notre bibote centrale, enfin organisée par Susanna à Paris après une première tentative interrompue par mon AVC il y a dix ans. C'est un « jardin imparfait », pour reprendre l'expression de mon cher Tzvetan<sup>14</sup> au sujet d'un de ses auteurs fétiches, Jean-Jacques Rousseau, mais c'est mon jardin d'histoires – histoires longues, histoires courtes, fiction, histoire, journalisme, science, écrits intimes... C'est aussi mon auberge espagnole – ou plutôt française. À la manière de Raymond Queneau (Ray Ouatenote), j'écris parfois « Ouaille oui re onne zis » (while we're on this) ou « baille ze iouais » (by the way) au lieu de « pendant qu'on y est », « à ce sujet » ou « à propos ». « More on M.X later » surgit quand je veux dire que je reviendrai plus loin sur l'auteur ou la personne cités ; plutôt que « croix de bois croix de fer si je mens je vais en enfer », ou « je vous assure », j'ai à l'occasion choisi « I guarantee it » (Aille garantie itte) qui venait en signature de la pub *The Men's warehouse (You're going to love the way you look)*. « I'm not making this up » (« Je n'invente rien ») ouvrait souvent les hilarants papiers du chroniqueur du

12. Voici la première occurrence du début proleptique cher à Juan Rulfo, le génial auteur de *Pedro Páramo*, et à Gabriel García Márquez.

13. On dit « incipit » en cours de français, je sais.

14. Todorov, who else ? « Le meilleur des bougres » – comme je l'appelais – me manque, sa culture encyclopédique, sa tolérance profonde, son humour de paysan du Danube, son amitié... tout !

*Miami Herald* Dave Barry. Si un puriste désoccupé a du temps à perdre, il pourra toujours relever d'autres exemples. My dear Julia (more about her tout de suite) m'a suggéré d'en couper quelques-uns et je lui ai parfois obéi, quoiqu'elle ne donne pas d'injonctions, elle *suggère* assez timidement et avec un *respect* qui se perd, ma pov'dame!

L'écriture est une activité essentiellement solitaire mais quand le fruit de nos rêveries ou de nos obsessions devient un livre, nous avons besoin de *partenaires*. Si ce livre a quelque valeur et procure quelque plaisir, il le doit à trois femmes: ma femme Susanna (dite «Mrs T.», vous saurez bientôt pourquoi) en premier lieu; Malcampo et dear Julia ensuite (leurs vrais noms en fin de volume, aille garantie itte) c'est grâce à elles que j'ai été poussé hors de mes chemins familiers, dans des sentes inconnues ou oubliées. Je le sais et je ne l'oublierai pas. Si je pouvais leur écrire merci à chaque page, je le ferais mais dear Julia va m'engueuler alors j'arrête là, pour l'instant; au moins ça explique pourquoi elles (Malcampo et dear Julia) sont devenues des personnages de ce qui est aussi une sorte de roman (ce que c'est exactement, je ne le sais toujours *pas vraiment*), à côté de mon Unique et de mes aimé/e/s et ami/e/s – sans compter quelques potes et potesses de bistrot.

Jeune écrivain, j'étais à ce point fou des «premières phrases» que je m'étais proposé le projet littéraire d'un roman entièrement fait de premières phrases. Le voici. Si «ma vie ne ressemble pas à ma vie» (première phrase de *Sylvia*, le merveilleux roman autobiographique d'Emmanuel Berl que je ne retrouve pas sur nos étagères), sa part imaginaire (la meilleure) est tout entière dans ces histoires, dans l'élan qu'elles m'ont donné et qui s'est rarement démenti, que leur lecture dure une heure, un mois, une vie – voire qu'elle n'ait pas encore débuté (Saint-Simon m'attend, par exemple). Même si dans ce recueil je me suis permis d'insérer quelques-unes des premières phrases de mes propres livres<sup>15</sup>, avec ceux de mes père<sup>16</sup>, grand-père,

15. Je suis bien conscient d'une surreprésentation Audouard-Thirion dans ce volume: un être du futur, vivant dans un monde où les versions papier et numériques de tous les livres auraient été détruites, tombant sur celui-ci, en conclurait qu'une part substantielle de la production littéraire totale est issue d'une seule et même famille.

16. Ma mère et ma marraine me pardonneront du Ciel, j'espère, d'avoir omis leurs œuvres à quatre mains publiées chez divers éditeurs sous leur

enfants, et de quelques amis – ce n'est pas que je me compare. L'admiration est le sentiment humain le plus noble et si mes misérables tentatives littéraires me laissent à des années-lumière des géants que j'admire, cette lumière, comme celle des étoiles, me parvient et, même atténuée par son voyage et ma médiocrité, me fournit chaleur et espoir. Ce livre, composé à l'origine pour mes enfants et revu et réécrit entièrement pour cette édition, leur reste dédié du fond de mon cœur.

A. A.,  
le 1<sup>er</sup> septembre 2021

pseudo «Marianne Antoine et Florence Rémy», prénoms de leurs enfants : *Le Guide de la chasse à l'homme*, *Le Guide de la femme au volant* et *Tous dans le bain, sans mazout!* entre autres. Leur dernier projet était un polar situé au centre de thalassothérapie de Quiberon et intitulé *Dix petits maigres*.





## NOTES SUR LE TEXTE

Questions philosophiques sans réponse : quand commence le début, et quand finit-il ?

Sur le premier point j'ai fait preuve de l'arbitraire le plus total – et sur le second également. J'étais dans la position d'un athlète engagé aux jeux Olympiques (Paralympiques dans mon cas car depuis l'obtention suite à un AVC en 2012 d'une carte d'invalidité de niveau 2, celle-ci a été renouvelée) et qui, se retrouvant seul et sans starter dans un stade peuplé d'ombres, détermine librement l'emplacement de la ligne de départ, celui de la ligne d'arrivée – et même la distance exacte à parcourir.

Début du commencement : j'ai parfois choisi le début de l'avant-propos ou de la préface, s'ils étaient de l'auteur/e, parfois le premier chapitre.

La fin du commencement n'est pas le commencement de la fin, elle en est même en général assez loin ; elle n'est même pas nécessairement la fin de la première phrase, celle du premier paragraphe ou de la première page. Quiz : dans le livre dont vous allez sans doute entamer la lecture, à moins que vous ne l'ayez acquis que dans le but de servir de cale, deux commencements d'auteurs célèbres consistent en une première phrase qui dure un chapitre entier ; un commencement d'une auteure que vous ne connaissez pas nécessairement avance si vite que la fin est atteinte en une (petite) page. Si vous trouvez les bonnes réponses, écrivez-moi, je vous enverrai un Yo-Yo en bois du Japon (fausse promesse garantie établissant que j'aurais pu être un homme politique, car avec ceux que j'ai promis à mes

enfants au fil des années ils auraient pu depuis longtemps ouvrir un musée du Yo-Yo en bois du Japon).

Sur la fin du commencement, je me permettrai de me référer à Pablo Picasso, grand salopard peut-être mais grand artiste sans aucun doute : lorsqu'il peint devant la caméra d'Henri-Georges Clouzot (*Le Mystère Picasso*, 1956), vient un moment où il s'arrête. « Pourquoi ? demande le cinéaste. – Parce que c'est fini, dit l'artiste. – Comment le savez-vous ? – Je le sens, c'est tout. » Sans me prendre pour Picasso – j'ai déjà du mal à me prendre pour moi-même –, je me suis contenté de mon instinct pour décréter que le début était fini. Aucun critère objectif n'a présidé à ces choix – seul le plaisir m'a guidé. Pour la même raison je n'ai cherché de quotas en aucun domaine – ni géographiques, ni de genres, ni de styles. Il en est de mes goûts de lectures comme de mes goûts musicaux ou cinématographiques : je ne dis pas que tout se vaut, ou que je place Marcel Proust au niveau de Marcel Pagnol ou de Marcelo Bielsa, dit El Loco, ex-entraîneur de l'Olympique de Marseille. Ni *Moby Dick*, du génial Herman Melville, à celui de *La Baleine scandaleuse*, un polar épuisé de John Trинian, ou Henri Beyle, dit Stendhal, à celui d'Henri Charrière, dit Papillon. Il se trouve seulement que ces auteurs et ces livres ont surgi dans ma vie et, pour certains, y occupent une place qui m'est chère, non nécessairement en raison de leur « importance » au regard de la « grande histoire de la littérature », ou même de la « petite » où je figure comme miette, mais des émotions qu'ils m'ont procurées, des rencontres qu'ils m'ont permises et qui, à défaut de m'instruire ou de me rendre sage, m'ont éclairé l'âme et réchauffé le cœur.

## LA LANGUE, LES LANGUES

Pour l'essentiel, ce livre est écrit en français ; son édition première reproduisait les incipit d'œuvres de langue anglaise dans l'original ; lorsque des traductions françaises en existent, ce sont celles-ci que j'ai reproduites ici, en mentionnant le nom des traducteurs, quitte à m'engueuler gentiment avec eux lorsque je conteste leurs choix ; lorsque aucun nom de traducteur n'est indiqué, c'est que je n'ai pas trouvé de traduction satisfaisante, ou pas de traduction du tout, et ai traduit moi-même. Quant au texte courant, mon récit personnel est constellé d'expressions

anglaises car si le français est ma langue maternelle, que je chéris et ai tenté de servir au mieux de mes moyens, l'anglais est ma langue amoureuse – celle de beaucoup d'amis aussi – et il m'imprègne en profondeur –, d'où également un franglais ou un « frenglish », que j'assume sans honte, dût-il faire couiner quelques puristes et me fermer définitivement les portes d'une Académie française que je ne moque pas et où je compte même quelques connaissances et amis mais où je n'ai jamais eu le projet d'entrer. Je ne prétends pas plus séduire le Félibrige (more about zis provençale institution plus loin) en employant à tort et à travers des mots de patois.

## LES GENRES

Je n'ai pas établi de hiérarchie entre les différents genres; j'ai seulement tenté de me limiter à ceux que je connaissais un peu. Je ne méprise aucun des genres qui ne se trouvent pas représentés – c'est seulement que je les connais mal ou pas du tout et j'ai préféré m'abstenir plutôt que de « ploufer », comme disent les enfants. La Bible est très présente : on pourrait composer un livre entier d'incipit avec ceux des deux Testaments. Sauf pour quelques grands poèmes narratifs ou épiques, il n'y a pas de poésie, car c'est un autre monde. Pas de théâtre pour la même raison; pas de romans graphiques parce que je n'y connais rien; ni BD ni mangas pour la même raison, et aussi parce que je me suis limité à ce que M. Jean Larue, le premier chef de fabrication que j'aie connu, chez Hachette, appelait « le gris » – le texte. Même si ça ralentit, dear Julia, et même si personne ne se souvient de lui (peut-être aussi à cause de ça), je préfère citer le nom de M. Larue. Et juste pour te taquiner, j'ajoute celui de son assistante, un dragon finalement assez aimable : Roberte Marchand.

Revenonzauxgenreux :

Il y a donc de la philosophie, de l'histoire, du polar, de la science-fiction (SF), des nouvelles, des documents, des autobiographies, des biographies. Un peu de sciences (pas assez, car je suis d'une inculture scientifique crasse), quelques récits de voyage, pas de correspondances (sauf *Les Liaisons dangereuses*) ou de livres d'entretiens, bien que les *Conversations* de Goethe avec Eckermann et celles de Solomon Volkov avec Joseph Brodsky soient deux livres vers lesquels je reviens régulièrement.

Les catégories sont impressionnistes et fluctuantes. Un autre que moi eût classé les incipit de façon totalement différente et n'en eût pas été mieux (ou plus mal) inspiré, ni plus (ou moins) critiquable.

## LES AUTEURS

Le premier, la star toutes catégories, s'appelle «Anon», abréviation d'anonyme qui en anglais signifie aussi «de nouveau» comme *ajar* signifie «entrouvert». Les *anons*, bibliques mais pas que, sont légion et j'ai même caressé le projet d'en être un moi aussi. Être lu pour un *texte* et non parce qu'on a un *nom* et qu'à force de *réseauter* on connaît du beau monde – pouvais-je nourrir plus haute ambition? Ce n'était peut-être que vanité et j'en fus bien puni. Caramba, encore raté! Mon éditeur d'alors n'a pas vu fierté mais curieux caprice et provocation infantile dans une demande qu'il a écartée, me condamnant à mon étroite identité. Pas plus qu'*anon* je n'ai été amené à développer le goût des identités multiples, cette passion hétéronyme qui fut celle de Gary et que Pessoa porta vers les sommets.

Je n'ai pas vu de raison d'écarter des classiques sous le prétexte qu'ils l'étaient – ils sont pour moi des auteurs *vivants* et, tel Aladdin frottant sur sa lampe littéraire, je ne me suis pas privé de les faire apparaître. Pour ces raisons on trouvera beaucoup de noms familiers de nos littératures, qu'il s'agisse de grands romanciers populaires, comme Dumas ou Jules Verne, ou des chéris de mon adolescence, de Balzac et Stendhal à Flaubert, de Tolstoï (je n'ai jamais cessé d'être amoureux de Natacha Rostov ou d'Anna Karénine) à Kafka, dont le destin tragique m'obscurcissait en partie l'humour; Anton Tchekhov est arrivé plus tard et m'a accompagné depuis bien des années, et Philip K. Dick, dont j'ai lu les chefs-d'œuvre sans bien en comprendre la portée, continue à m'impressionner comme un autre visionnaire sous-estimé – on l'a dit *dérangé* et il l'était sans doute mais il est des matins où je me réveille à l'intérieur d'un monde *dérangé* qui ressemble affreusement au sien. J'ai fait une large place à la famille au sens large d'écrivains français célèbres, comme Romain Gary ou Raymond Queneau, ou un peu moins, comme Louis Guilloux, Emmanuel Bove ou Joseph Delteil. Je l'ai dit souvent, nous sommes «de mots» comme on est «de pierre» «de terre» ou «de bouche». Ce n'est pas une

aristocratie, c'est une tradition à laquelle j'accepte d'appartenir. C'est pourquoi des Audouard figurent au milieu de ces figures littéraires qu'ils n'approchent pas : beaucoup d'Antoine parce qu'il est proche même s'il m'a insupporté parfois, beaucoup d'Yvan dont j'admire de plus en plus le talent dans les expressions de sa variété, quelques Thirion (mon grand-père maternel et une jeune traductrice prénommée Françoise, sa fille unique) et les plus jeunes d'entre eux, ma fille Hélène et mon fils cadet Ivan, pour des contes publiés dans un cadre scolaire lorsqu'ils étaient au début du primaire. Sont venus se joindre à cet ensemble déjà riche quelques auteurs que j'ai eu la chance d'accompagner ou de côtoyer au cours de mes années d'édition et dont certains sont devenus des amis, au premier rang desquels on retrouvera souvent deux des hommes les plus remarquables dont j'ai croisé la route : l'«historien des idées» Tzvetan Todorov et l'ethnologue François Bizot. Des livres d'amis français ou américains parce que je les aime (les amis – et leurs livres aussi). Ça en amusera certains de se retrouver au milieu de récipiendaires du prix Nobel (je ne les ai pas comptés), du Goncourt, du Booker Prize, du Pulitzer, du National Book Award, du prix Cervantes, sans compter le délicieux prix Bulwer-Lytton cher au regretté Pierre Ryckmans/Simon Leys ou le prix Magaz.

L'édition première de ce livre était constellée de notes, certaines plus longues que les extraits qu'elles accompagnaient. Elles ont presque disparu<sup>17</sup>. Il reste possible de lire ceci dans n'importe quel ordre mais il me semble qu'il est devenu un récit de voyage non en ligne droite mais en zigzag et qu'une sorte de cohérence s'y est dessinée, un peu à la manière de ces villes conçues sans plan mais qui finissent par dégager sinon une harmonie, du moins une *impression d'ensemble* où des éléments disparates constituent le puzzle d'une image qui n'a été dessinée par personne mais dont la réalité établit rétrospectivement la nécessité.

Pour qu'on s'y retrouve ou pour qu'on s'y perde, j'ai tenté d'indiquer pour les textes leur date d'écriture (très approximativement pour les textes religieux).

Bien qu'il ne s'agisse ni d'un dictionnaire ni d'un «best of», je n'ai pas hésité à intégrer des auteurs pour lesquels j'ai peu de goût, comme Françoise Sagan ou (pour de tout autres raisons)

17. Quoique...

Michel Houellebecq. *Bonjour tristesse* a marqué une époque et certains (dont André Comte-Sponville qui me l'a écrit et à qui je n'ai pas répondu que je respectais son jugement sans le partager) tiennent *Les Particules élémentaires* pour un chef-d'œuvre de la littérature française contemporaine. Tout respect gardé envers Annie Ernaux, qui se trouve « au programme » de bien des facs de lettres en France comme à l'étranger, c'est pas mon truc – les grandes figures du Nouveau Roman non plus. Pour Marguerite Duras, je considère avec une tendresse légèrement interloquée la passion que j'ai eue pour des livres que je n'ai pas, à une ou deux exceptions près, plus envie de relire que de revoir *Easy Rider*.

And now ladies and gentlemen – et les autres aussi ! – comme le chantait le grand Julio Iglesias : let's begin the biguine ! Vous le verrez si vous ne le savez pas déjà : dans la grande majorité des cas lire le début c'est bien, mais aller jusqu'au bout réserve bien d'autres plaisirs.

Les ai-je tous lus, moi ? La plupart, oui. Maintenant j'ai un problème : il me reste toujours une bonne moitié des *Mémoires d'outre-tombe* à lire (j'avais commencé au début du premier confinement et je me suis interrompu en route) et j'ai envie de relire un bon nombre des livres que j'ai déjà lus – et aussi de lire ceux que je n'ai pas lus. *Deux vies valent mieux qu'une*, avait choisi Jean-Marc Roberts en titre de ce qui serait son dernier livre. Il m'en faudrait bien trois, quatre ou cinq, sans compter que j'ai le projet d'en écrire encore quelques-uns moi-même.

Warning: *This book should be played loud!*

## AU COMMENCEMENT ?

Au commencement, il y a quoi, déjà ? Des bouquins, des bouquins partout : des bouquins dans des bibliothèques, des bouquins sur des étagères, des bouquins empilés par terre dans un couloir, des bouquins sur la table basse, des bouquins sur le bureau de mon père, des bouquins sur le bureau de ma mère, des bouquins qui arrivent tous les jours dans des enveloppes ou des boîtes en carton, des bouquins qui repartent parfois emballés dans les couvertures d'un bouquiniste qui les rachète au poids. Des bouquins, et des machines à écrire : la grosse Olivetti qu'utilisent les secrétaires de mon père, la petite Hermès de maman, une vieille Remington à Fontvieille. Je suis dans une famille où l'on ne se contente pas de lire des livres, on en écrit. Mes deux parents écrivent, mon grand-père maternel n'est pas écrivain mais il écrit aussi ; mon parrain est un écrivain réputé dont je porte le prénom, ma marraine, meilleure amie de ma mère, écrit avec elle. Facile, donc ; j'ai rencontré au fil de ma vie pas mal de grands lecteurs et d'écrivains qui n'avaient pas grandi au milieu des livres, pour qui l'accès à ce monde avait été un miracle, une conquête. Pour moi non : les mots imprimés dansent autour de moi depuis la naissance ; au-dessus de mon berceau, des tourbillons de mots jaillis des éternités obscures dansaient un sabbat du diable ; avant même que je sache lire, les fées, les sorcières et les démons habitaient tout près de moi, dans les livres de contes, et à toute ma vie ils ont donné le rythme et les couleurs, et peuplé mes rêves comme mes cauchemars.





## IL ÉTAIT UNE FOIS

*Variantes*: On raconte que...; Il y a longtemps...

«Il y avait jadis, au pays de Uç, un homme appelé Job, un homme intègre et droit qui craignait Dieu et se gardait du mal.»

(Anonyme, livre de Job, I, 1, VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.)

Je sais, ça fait bizarre écrit comme ça, Uç, mais c'est orthographié ainsi dans une des éditions de la Bible présentes dans ma bibole: la Bible de Jérusalem, éditions du Cerf. Si on cherche ailleurs on trouve Ous, Outs, Uts, Ouç, Hous et d'autres encore mais j'arrête sinon ça va être plus Bible que bibole, on va y passer le volume entier et vous avez pas que ça à faire et moi non plus. Parce que je suis un peu obsessionnel, pour ne pas dire chiant, je vous en donne quand même une autre :

«Il y avait au pays de Ous un homme du nom de Job. Cet homme était parfait et droit, craignant Élohim et se détournant du mal: il lui naquit sept fils et trois filles; son troupeau était de sept mille brebis et trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses; il avait aussi un très nombreux personnel.»

(Traduction d'Édouard Dhorme, 1959)

Petite nature ce Job, quand même: dix enfants seulement? Mon arrière-grand-père Odilon Audouard (1848-1910) a quand même eu dix-neuf enfants (OK, un paquet sont morts en bas âge et sa première femme est morte à trente-quatre ans en accouchant du treizième), tout ça avec zéro brebis, chameau, âne ou ânesse et bœuf, peut-être seulement deux poules

pâlottes et un maigre chat de gouttière qui maraudait rue Spinelly, la rue des «Audouard de Marseille», comme les appelait mon père, dans le quartier pauvre de Saint-Mauront où l'on voit encore par les rues pentues au-dessus de l'église de petits poulaillers et de microscopiques jardinets ouvriers.

Ayant longtemps accompagné ma grand-mère à la messe, puis ayant milité pour l'aumônerie du lycée Pasteur de Neuilly, quoique averti, diverti, perverti et déconverti progressivement, je suis resté ce que le camarade Comte-Sponville (more on him later) appelle très joliment un «athée fidèle». Je me sens fidèle non à une foi que je n'ai plus et à une église qui n'est rien qu'un parti politique et un business comme les autres, mais à la sensibilité exprimée dans différents livres de ce grand livre bordélique qu'est la Bible, vers lequel je reviens régulièrement car je ne me lasse pas de sa poésie et de l'infinie diversité des histoires qu'elle conte. Le «il était une fois» initial fait de cet incipit le premier incipit biblique de cette promenade mais c'est loin d'être le dernier – d'ailleurs j'en ai un autre sous la main que je vous offre dans mon enthousiasme juvénilo-sénile – le premier Anonyme aussi, l'auteur qu'on retrouvera le plus, il est comme Ignoto dans les musées italiens. Après, pause biblique, promis :

«Il y avait un homme de Ha-Ramathaim, souphite de la montagne d'Éphraïm, qui avait nom Elqanah, fils de Yerokham, fils d'Elihou, fils de Tokhou, fils de Souph, Ephraïmite. Il avait deux femmes dont l'une avait pour nom Anne et la seconde Peninnah. Peninnah avait des enfants mais Anne n'avait pas d'enfants.»

(Anonyme, livre de Samuel, I, 1, vers VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., traduction Édouard Dhorme, 1956)

«Il n'y a pas de commencement. J'ai été engendré, chacun son tour, et depuis c'est l'appartenance. J'ai tout essayé pour me soustraire, mais personne n'y est arrivé, on est tous des additionnés.»

(Romain Gary/Émile Ajar, *Pseudo*, 1976)

More on le cas Ajar later mais j'ai, au temps de leur sortie, lu les trois Ajar avec passion, sans me douter qu'Ajar et Gary, un écrivain dont je connaissais le nom mais que je n'avais jamais lu, étaient une seule et même personne. Je suivais de

loin, sans m'y intéresser vraiment, le jeu de fausses pistes organisé par Gary lui-même pour trouver l'identité de cet auteur mystérieux. Il a été noté plus tard qu'Arar était loin d'être le premier pseudo utilisé par Gary, dont le nom même est un pseudo car il est né Kacew et Roman et a signé de ce nom ses premières publications. Avant Arar, il a été Fosco Sinibaldi et Shatan Bogat. Il est loin du roi des pseudos, Fernando Pessoa, dont les quatre hétéronymes ont été dotés de fiches biographiques détaillées. Si mon père n'était ni Gary, ni Pessoa, il avait, comme journaliste, puis écrivain, le goût des pseudos : il fut « François Fontvieille », d'autres encore – et emprunta même un nom irlandais (Paddy Donnegan) pour un petit roman leste et oubliable intitulé *Catalogue raisonné des amants de Lucie* (1987). Pour moi le pseudo, c'est comme le bordel ou l'Académie française, je ne veux pas en déguster les autres mais ça ne m'a jamais tenté et, si j'ai rêvé d'échapper à moi-même, c'est en ne signant pas, en entrant dans la vaste confrérie des Anonymes ; est-ce par goût de l'effacement ou par une forme paradoxale de prétention ?

« Je viens, dans cette prose milésienne, te conter toute une série d'histoires variées et flatter ton oreille bienveillante d'un murmure caressant... »

(Apulée, *Métamorphoses*, I<sup>er</sup> siècle après J.-C.)

Comme on dit au Vélodrome : « Ho ! Hisse ! Apulée ! » Non, ils disent pas tout à fait ça mais je ne suis pas libre de dire ce qu'ils disent (dans la tribune Ganay où nous sommes installés avec Alex et Ulysse qui nous ont offert les places), le bon « peuple marseillais » hurle l'insulte homophobe à pleins poumons lorsque mes deux fils hilares, se tournant vers moi, se mettent à braquer : « Ho ! Hisse handicapé ! », ce qui attire vers nous des regards choqués (« comment osent-ils ? ! ») et apitoyés (« pauvre monsieur »).

« Il était une fois, un jeune berger qui gardait tous les moutons des habitants de son village. Certains jours, la vie sur la colline était agréable et le temps passait vite. Mais parfois, le jeune homme s'ennuyait. »

(Ésope, *Le garçon qui criait au loup*, in *Fables*, vers VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.)

Tout ce qu'on apprend d'Ésope à l'école, c'est qu'un certain Jean de La Fontaine s'est inspiré de ses fables pour écrire les siennes. Vrai que si on lit les deux, il y a pas mal de points communs.

On n'est pas près de voir une bio du gars vu qu'il y a une seule source, Hérodote, toujours distrayant à lire mais pas forcément fiable à cent pour cent : selon H. (H comme la série de légende *H*, qu'on se le dise!), Aesopios était un esclave, info ou intox reprise par les suivants. H. est donc le père des mauvais journalistes qui au lieu d'enquêter pour vérifier leurs sources se recopient les uns les autres. À part ça, où notre Ésope a-t-il vécu ? En Thrace, en Phrygie ? Pour raison familiale, j'en tiens pour la Thrace, bulgare essentiellement, terre de mes aïeux côté maternel ; mon héroïque petit peuple a guerroyé en vain pour récupérer les bouts annexés par ses voisins turcs et grecs. Aesopios s'appelait peut-être Aesopov, pauvre bougre !

« Il était une fois un roi,  
Le plus grand qui fût sur la terre,  
Aimable en paix, terrible en guerre,  
Seul enfin comparable à soi. »

(Charles Perrault, *Peau d'âne*, 1694)

Le volume s'est délité puis a disparu depuis longtemps, mais c'était l'un des premiers de mon enfance – une reliure rouge facile à distinguer dans ma petite bibole de chambre de la reliure marron d'*Ogier le Danois*, bien abîmé aujourd'hui mais qui m'a suivi de bibole en bibole depuis que j'ai quitté le domicile familial, il y a quarante-cinq ans. Fun fact : un âne m'accompagne depuis longtemps. C'est un âne de manège récupéré dans je ne sais plus quelles circonstances et qui occupait presque tout l'espace du balcon de l'appartement de Neuilly où nous avons grandi ; lorsque l'appartement a été vendu, l'âne m'a été attribué, il était d'ailleurs le seul objet que je convoitais, et je l'ai fait expédier à Fontvieille ; mon but était de lui trouver un coin de jardin et de l'y laisser passer une vieillesse paisible. Abîmé par des décennies d'exposition aux intempéries, le pauvre animal était en mauvais état, ses pattes et sa queue tombaient, il pourrissait de l'intérieur. C'est en ce triste état qu'il a atterri dans l'atelier de Momo, ébéniste dont la retraite se passe à travailler. Il y a passé des mois,

mais Momo a rendu la jeunesse à mon âne, ses yeux brûlent d'un éclat nouveau et il a même reçu une superbe selle en cuir. Lorsque son fils Thierry m'a dit que mon âne était trop beau pour végéter dans un coin de jardin où je ne venais pas souvent, j'ai protesté mais je savais qu'il avait raison : l'âne est reparti vers Paris et il est maintenant installé dans mon bureau, son œil tourné vers moi tandis que j'écris, semblant me dire : « N'oublie pas que tu n'écris jamais que des âneries. Pas *l'âne d'or*, comme ton ami Apulée, ni *Au hasard Balthazar*, comme ce M. Bresson que tu admires tant. Des âneries, c'est tout, prends-en ton parti et si jamais tu crois autre chose, que tu commences à "te croire", je t'ai à l'œil. »

« On raconte – mais Dieu est le plus savant, le plus sage, le plus puissant, le plus généreux – qu'il y avait au temps jadis, il y a bien longtemps, un souverain sassanide qui régnait sur les îles de l'Inde et de la Chine. »

(*Les Mille et Une Nuits*, xv<sup>e</sup> siècle)

« Sire, dans la capitale d'un royaume de la Chine, très riche et d'une vaste étendue, dont le nom ne me vient pas présentement à la mémoire, il y avoit un tailleur nommé Mustafa, sans autre distinction que celle que sa profession lui donnoit. Mustafa le tailleur étoit fort pauvre, et son travail lui produisoit à peine de quoi le faire subsister lui et sa femme, et un fils que Dieu leur avoit donné. Le fils qui se nommoit Aladdin, avoit été élevé d'une manière très négligée, et qui lui avoit fait contracter des inclinations vicieuses. Il étoit méchant, opiniâtre, désobéissant à son père et à sa mère. Sitôt qu'il fut un peu grand, ses parens ne le purent retenir à la maison ; il sortoit dès le matin, et il passoit les journées à jouer dans les rues et dans les places publiques, avec de petits vagabonds qui étoient même au-dessous de son âge. »

(« Histoire d'Aladdin et la lampe merveilleuse », in *Les Mille et Une Nuits*, contes arabes de sources diverses du ix<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle, traduction et adaptation d'Antoine Galland, 1704)

À quoi ressemblait ma première édition des *Mille et Une Nuits* et quelle traduction en ai-je lue en premier ? Chais pus, mais j'adore celle d'Antoine Galland qui n'est pas un modèle de rigueur, disent les arabisants ou les « persanistes » (on dit

comme ça ?), mais qui offre un français merveilleux. Pour les amateurs, se procurer *Ali-Baba et les quarante voleurs*, le film de Jacques Becker (*Casque d'or, Le Trou – more on him later*) avec Fernandel. C'est un n'importe quoi délicieux.

« Il y avait une fois, dans une ville de Perse, deux frères nommés Kassim et Ali-Baba. Kassim était riche tandis qu'Ali-Baba était pauvre. Pour gagner sa vie et celle de ses enfants, il allait couper du bois dans la forêt voisine, et le ramenait à la ville, pour le vendre, chargé sur trois ânes qui constituaient toute sa fortune. »

(*Histoire d'Ali-Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave*)

« La sultane Shéhérazade éveillée par la vigilance de Dinarzade sa sœur, racontait au sultan des Indes, son époux, l'histoire à laquelle il s'attendait :

“ Puissant sultan, dit-elle, dans une ville de Perse, aux confins des États de Votre Majesté, il y avait deux frères, dont l'un se nommoit Cassim, et l'autre Ali-Baba. Comme leur père ne leur avait laissé que peu de biens, et qu'ils les avaient partagés également, il semble que leur fortune devait être égale : le hasard néanmoins en disposa autrement.

Cassim épousa une femme qui, peu de temps après leur mariage, devint héritière d'une boutique bien garnie, d'un magasin rempli de bonnes marchandises, et de biens en fonds de terre, qui le mirent tout à coup à son aise, et le rendirent un des marchands les plus riches de la ville. ” »

(Traduction d'Antoine Galland qui recueillit seize contes de la bouche de Hanna Dyab – voyageur et conteur syrien du XVII<sup>e</sup> siècle, et en choisit douze, dont celui-ci, *Simbad* et *Aladdin* – pas les plus mauvais, ni les moins populaires. Y a-t-il un job dans l'édition pour Tonio ? Moi, je l'engagerais.)

« En des temps fort anciens, après la chute de l'Empire romain mais avant le couronnement de Charlemagne comme empereur d'Occident, le roi Marx régnait sur la Cornouaille. »

(*Tristan et Iseut*, XI<sup>e</sup> siècle, traduction de René Louis, 1972)

J'ai dû lire l'histoire dans des versions abrégées ou roman-cées puis à nouveau en différentes versions quand je préparais mon roman *Adieu, mon unique*.

« Il y eut naguère en la ville de Valenciennes un notable bourgeois, en son temps receveur de Hainaut, lequel entre les autres fut renommé de large et discrète prudence... »

(Première des *Cent nouvelles du roi Louis XI*, attribuées à Antoine de La Salle, 1462)

Après ce premier Antoine (prépare-toi, ami/e lecteur/trice, Antoine, Anthony, Anton, Antonio, nous ne sommes pas légion mais ce « bon peu » – d’huile d’olive et d’oignons – qu’indiquait chaque recette du cahier de cuisine de ma grand-mère provençale), procédons à un premier arrêt; une digression au sujet de Valenciennes de sinistre mémoire pour tout supporter de l’OM et où j’ai conduit Ulysse pour son premier tournoi de baseball indoor pendant l’hiver 2007-2008. Le tournoi a bien commencé pour eux et l’équipe du PUC mais vu que lui, William et Théa avaient un peu rigolé une partie de la nuit, le dimanche ils n’étaient pas trop frais et ils ont perdu en finale. Deux ou trois ans plus tard j’y suis retourné avec lui pour un autre tournoi. Il pitchait (lançait) pour la première fois et ça s’était mal passé pendant le premier match. Pendant la pause je l’ai emmené se promener dans les rues autour du gymnase, proche du stade Nungesser. J’ai évité de revenir sur les détails du match et, surtout, de le bassiner avec des conseils techniques. On marchait tranquilles, parlant de choses et d’autres ou bien en silence. À un moment on arrive à un passage pour piétons et une voiture s’arrête; son conducteur nous fait signe de traverser. Ulysse est stupéfait: « Qu’est-ce qui se passe, papa? – Il se passe, fils, qu’on n’est pas à Paris, c’est tout. » Je ne me souviens plus de l’issue du tournoi mais l’impression générale est moins triste et moins intense que celle du premier, lorsque Pido, le coach des petits, était dans un tel état de nerfs devant leur effondrement qu’il avait quitté le gymnase pour aller fumer, laissant à un parent (Brian, qui serait coach des minimes l’année où ils gagneraient tout) le soin d’assurer son intérim. Avant les finales, nous avons eu droit à une démonstration de deux des meilleurs joueurs français, dont l’un avait été « drafté » en MLB. Un futur Tony Parker ou Rudy « don’t Go-berth »? Nope: ce jeune homme talentueux s’est promené quelque temps entre des équipes de divisions mineures américaines et puis il est revenu en France vendre des pizzas, ce qui n’a rien d’indigne mais ne constitue pas tout à fait le « rêve américain ».

«Par un matin d'été, un petit tailleur, assis sur sa table, près de la fenêtre, était de bonne humeur et cousait de toutes ses forces.»

(Frères Grimm, *Le Vaillant Petit Tailleur*, 1812)

Si mon Perrault était rouge et mon *Ogier le Danois* marron, mon Grimm était vert, j'en suis sûr. Vert – ou bleu? Merde, j'ai un doute. Impossible de vérifier parce qu'il a disparu aussi.

«Il était une fois, il y a très longtemps, un meunier. Lorsqu'il fut trop vieux pour continuer à travailler, il partagea ses biens entre ses trois fils. Il donna le moulin à son fils aîné, l'âne à son fils cadet, et un chat à son plus jeune fils.»

(Charles Perrault, *Le Chat botté*, 1697)

«Il était une fois un roi et une reine qui étaient si fâchés de n'avoir point d'enfants, si fâchés qu'on ne saurait dire. Enfin, pourtant il leur naquit une fille. On fit un beau baptême; on donna pour marraine à la petite princesse toutes les fées qu'on put trouver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que chacune d'elles lui faisant un don, comme c'était la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eût, par ce moyen, toutes les perfections imaginables.»

(Charles Perrault, *La Belle au Bois dormant*, 1697)

«Il était une fois une petite fille que tout le monde aimait bien, surtout sa grand-mère. Elle ne savait qu'entreprendre pour lui faire plaisir. Un jour, elle lui offrit un petit bonnet de velours rouge, qui lui allait si bien qu'elle ne voulut plus en porter d'autre. Du coup, on l'appela Chaperon rouge. Un jour, sa mère lui dit : “Viens voir, Chaperon rouge : voici un morceau de gâteau et une bouteille de vin. Porte-les à ta grand-mère; elle est malade et faible; elle s'en délectera; fais vite, avant qu'il ne fasse trop chaud. Et quand tu seras en chemin, sois bien sage et ne t'écarte pas de ta route, sinon tu casserais la bouteille et ta grand-mère n'aurait plus rien. Et quand tu arriveras chez elle, n'oublie pas de dire Bonjour et ne va pas fureter dans tous les coins. – Je ferai tout comme il faut”, dit le Petit Chaperon rouge à sa mère.»

(Frères Grimm, *Le Petit Chaperon rouge*, 1697)



«Il était une fois une marchande de foie qui vendait du foie dans la ville de Foix. Elle se dit “Ma foi, c’est la première fois et la dernière fois que je vends du foie dans la ville de Foix.”»

(Comptine)

Suivant le *système* peu académique autrefois osé par le poète André Hardellet (more on him later) à propos d’*Au clair de la lune*, examinons les *zones d’ombre* de cette petite comptine.

Qui est cette marchande de foie et pourquoi vient-elle à Foix vendre son foie? Sur le marché? (On peut le supposer.) Quel événement, ou succession d’événements, la pousse-t-elle à regretter son choix? Et d’ailleurs quel choix fallait-il blâmer? Celui de Foix, celui du foie, ou celui du foie à Foix? Eût-elle été mieux avisée de vendre du foie à Pamiers ou Lannemezan, voire des tripes à Foix? Faut-il voir dans cette innocente rengaine un appel précoce au véganisme? Comme si l’Anonyme nous disait: «Laisse tomber les abats et vends des fruits et légumes bios et équitables, je t’en supplie une dernière fois au nom du bien-être animal.»

Pour ma part je n’ai jamais mis les pieds dans la ville de Foix (Ariège), mais j’ai débarqué à la mi-juillet 1973 dans les Pyrénées-Orientales voisines, où je rejoignais mon amoureuse d’alors, Cécile, rencontrée sur une pelouse râpée devant la maison des examens d’Arcueil le jour du bac (Arcueil qu’avait déjà quitté mon futur patron et associé Bernard Fixot, mais c’est une autre histoire). La rencontre avec Cécile m’avait tellement fait perdre mes moyens et ma concentration que mon écrit du bac avait été médiocre. Après quelques semaines de baisers fougueux était venue l’heure de la séparation: je devais m’envoler pour New York et séjourner chez une amie américaine (just a friend) rencontrée l’année précédente à Sotchi en URSS (I’m not making this up) et Cécile devait retrouver ses grands-parents maternels à Osséja en Cerdagne. Elle m’avait donné le numéro des grands-darons (pas de 06 en cette époque lointaine!); guidé par la violence de mon sentiment amoureux je renonçai brutalement à mon été américain et pris en auto-stop la direction de l’extrême sud de la France pour rejoindre mon amie sans l’avoir prévenue. Sur place, je ne mangeai pas de foie mais, entraîné par les amis pousse-au-crime de mon amie, découvris que le Casanis était plus nocif que le Ricard et que le jeu de belote local était plus vicieux que celui pratiqué dans les

Bouches-du-Rhône, en tout cas sous l'abricotier du cabanon Audouard. Mal vu et malvenu chez les grands-parents, j'étais logé chez Marinette, la prostituée du village – un choix peu risqué pour elle comme pour moi car 1. – Ce n'est ni morale ni vertu, mais je n'ai jamais pratiqué les amours tarifées, qu'elles soient locales ou exotiques, en quoi je n'ai aucun mérite, pas plus que je n'exerce un principe moral, car je n'ai jamais subi leur attrait. 2. – Si son aspect général ne s'est pas imprimé dans ma mémoire, je crois me souvenir que Marinette avait pris une retraite bien méritée, après une vie au service de l'écologie villageoise qui, dans une société bien faite, aurait dû lui valoir si ce n'est la Légion d'honneur pour avoir maintenu, voire rétabli l'équilibre et la paix domestique dans plus d'un ménage en guerre, du moins la médaille des familles françaises ou la médaille du travail.

« Il y avait une fois, au petit pays de Guebwiller, en Alsace, une famille Schwartz, qui était bien honnête et qui fournissait des Alsaciens à l'univers entier. »

(Paul Féval, *Les Habits noirs*, 1863)

Fun facts qui n'ont rien à voir : mon copain Éric Féval était en train de bavarder avec moi dans la grande cour de récré du lycée Pasteur où nous étions élèves en cinquième (année scolaire 1967-1968) lorsqu'un footballeur emporté par son élan a heurté une palissade qui m'est tombée dessus et m'a aplati comme une crêpe. Avant cet incident, j'avais un petit nez charmant ; ensuite il a été au centre de beaucoup de mes inquiétudes adolescentes. Trop gros, semé de points noirs, voire d'un douloureux bubon. Marrant, Éric, plus de cinquante ans après, vient de reprendre contact avec moi via un message sur mon slog<sup>18</sup>, et on doit se revoir : faudra que je lui demande s'il a un rapport avec Paul... Je crains qu'il n'y ait aucun lien de famille entre ces Schwartz alsaciens (comme une partie de ma famille maternelle, quoique à dominante lorraine) et les aïeux de mon ami écrivain américain John Burnham Schwartz.

18. <https://www.versilio.com/antoineaudouard>

« Il était une fois un pauvre chemisier dont les chemises allaient bien, mais les affaires mal. »

(Valéry Larbaud, *A.O. Barnabooth, ses œuvres complètes*, 1913)

« Il y a longtemps, très longtemps, la terre était peuplée de gens heureux. La marée rouge de la guerre n'avait pas encore envahi la planète. Tous les humains pouvaient aisément se procurer ce dont ils avaient besoin. Les animaux des champs et des forêts s'étaient apprivoisés. Le printemps était éternel, l'hiver avec ses vents froids n'existait pas. Chaque arbre avec chaque buisson portait des fruits. »

(Ré et Philippe Soupault, *L'Étoile et le Némophar*, date inconnue, rééd. 2005)

Le poète, coauteur des *Champs magnétiques* avec André Breton, était un ami de jeunesse de mon grand-père André « papy chou » Thirion – je ne savais pas qu'il avait écrit des contes pour enfants, un truc que ni le « pape » Breton ni papy chou n'auraient fait. Je n'en ai pas la certitude absolue mais je crois que mon grand-père maternel aurait souscrit au célèbre mot du cinéaste W.C. Fields assurant que « quelqu'un qui déteste les enfants et les animaux ne saurait être tout à fait mauvais ».

« Il y a très longtemps dans le Sano, pays des baobabs géants aux troncs et branches enivrés, vivait une famille de lièvres appelée Famille Bodiel. »

(Amadou Hampâté Bâ, *Petit Bodiel*, 1976)

Je crois qu'Yvan l'avait rencontré mais peut-être me trompé-je : toujours est-il que mon père, qui n'avait pas l'admiration facile et qui s'y connaissait en contes, tenait pour un roi ce conteur de la tribu des Peuls.

And now, ladies and gentlemen, and trans pipople tou, of course, un moment que vous attendiez, l'entrée en scène de the one and only (*hurlements de la foule, sifflets, acclamations*)...

*MALCAMPO!*

Ici, une trentaine de secondes d'applaudissements nourris serait appréciée. Malcampo ne s'appelle pas vraiment Malcampo mais vous ne connaîtrez son vrai nom qu'à la fin, histoire qu'il y ait un peu de suspense, bordel. Malcampo est entrée dans ma vie par l'entremise de mon amie Lydie

«LaKing», quand je cherchais un/e correcteur/trice pour nettoyer et décoquiller la première version imprimée de l’ouvrage que vous tenez entre les mains – celle qui est tellement hors commerce que si on essaie de vous la vendre sous le manteau, vous pouvez contacter directement Thursday Next (more on her leïteur), enquêtrice de choc de la police littéraire (département des Opérations spéciales). Non seulement Malcampo a fait son travail admirablement mais on a fait mentir l’adage auquel on croyait l’un et l’autre selon lequel au-delà d’un certain âge – on a le même, à peu près – on ne se fait plus de nouveaux amis, on se contente de voir partir en pleurant ceux qu’on avait en attendant que notre tour vienne. Malcampo a corrigé pas mal de mes confrères et sœurs et c’est une vraie pro. Une fois elle avait un «livre confidentiel» et j’ai essayé de la cuisiner – «tu peux me dire, à moi, je te promets que je le répéterai à personne». Bernique! Je ne l’ai su qu’après la sortie et je vous dirai pas ce que c’est, tellement c’est top secret, genre si vous saviez vous vous autodétruiriez en dix secondes – non, je blague, c’est juste que le bouquin était une merde dont je tairai le titre et l’auteur de peur qu’il ne porte malheur par association avec l’ouvrage en cours, auquel mon éditrice croit avec une admirable foi. Malcampo a un autre pote écrivain :

«Dans les temps anciens, assis autour du grand feu à l’intérieur de leur habitation pendant l’hiver ou autour du grand feu à ciel ouvert pendant l’été, hommes et femmes de tous les âges écoutaient avec attention la parole du *nguenpin* – la *maître de la parole* – un vieillard qui invariablement commençait son récit par l’histoire des serpents Kaïkaï et Trengtreng chaque fois qu’il devait raconter à ses auditeurs attentifs une page de l’histoire de son peuple ou simplement les informer d’un événement important survenu récemment.»

(Sergio Zamora, *Brève histoire des Mapuches (1536-1884)*, 2019)

Sans le connaître, j’ai plus d’une affinité avec Sergio. Fun fact sans importance : sa maison d’édition est localisée à Montigny-le-Bretonneux (MLB, comme Major League Baseball, c’était écrit), un des hauts lieux du baseball de jeunes en France, où j’ai accompagné Ulysse avec ses coéquipiers du PUC pour d’homériques affrontements avec les locaux. Plus important, Sergio est natif du Chili, un pays où je ne me suis jamais rendu

mais auquel me rattachent de vieilles racines flottantes – et pas seulement parce qu’en 1973, à l’époque du coup d’État de Pinochet (with a little help from the CIA) qui a renversé le gouvernement Allende, j’étais un jeune homme de gauche révolté par le sort des opposants à la junte. Les Chiliens déboulent dans ma vie à intervalles espacés de plusieurs années, et dans les circonstances les plus variées – la plus récente (été 2018) au Festival of Colors de Washington (Connecticut) où des amis nous avaient invités et où, après un fantastique harpiste funk colombien (ça fait peur comme ça, mais Edmar Castañeda est un génie), nous avons eu la chance d’entendre la star de la chanson chilienne, Nano Stern, un peu Bob Dylan, un peu Bruce Springsteen, poète et barde, rocker, blagueur en spanglish, tout. Sur la pelouse, dans l’assistance norte-americana dont la majorité comprenait autant l’espagnol que moi (c’est-à-dire peu), deux Chiliens émigrés aux États-Unis hurlaient pour cinq mille : après des heures de bus, ils campaient sur place depuis deux jours pour voir leur héros.

« Il y avait une fois, dans le quartier des Gobelins à Paris, une vieille sorcière, affreusement vieille et laide, mais qui aurait bien voulu passer pour la plus belle fille du monde ! »

(Pierre Gripari, *La Sorcière de la rue Mouffetard*, 1967)

La Mouffe, on y sortait en étudiants pour manger dans de mauvais restaurants grecs ou écouter des guitaristes moyens gratouiller du Brassens au Bateau Ivre. Plus tard ce fut le quartier de mon grand ami de jeunesse Stéphane, qui s’était dégoté un deux-pièces ardu d’accès rue Descartes. Je ne saurai jamais comment il y avait fait entrer le Bechstein quart-de-queue ayant appartenu à sa grand-tante Sonia, qui avait étudié le piano à Moscou au début du siècle (le xx<sup>e</sup>) avec Sergueï Rachmaninov. J’ai habité pas très loin, rue de la Collégiale chez mon ami Loïc, qui m’avait offert une chambre après une rupture sentimentale suivie d’un déménagement précipité, puis rue de l’Essai dans un deux-pièces en rez-de-chaussée appartenant à une marquise. Je ne l’ai vue qu’une fois et n’ai pas engagé la conversation assez loin pour savoir si elle était aussi distrayante que la vieille marquise de Coislin, logeuse de Chateaubriand rue de Miromesnil, qui racontait comment elle avait résisté aux avances du Bien-Aimé, Louis XV. Ma marquise à moi était bien accommodante, puisque après mon

départ elle a continué à louer à un loyer très modéré le petit appartement à des jeunes gens débutant dans la vie avec un budget limité.

«Il était une fois une sorcière nommée Épinarde. Elle habitait les égouts de Paris. Elle préparait des potions magiques avec les animaux qu'elle capturait : des rats bleus, des grenouilles noires, des araignées blanches et des chauves-souris jaunes. Pourquoi ? C'est qu'elle les plongeait dans des chaudrons remplis de couleurs enchantées.

En plus, Épinarde pêchait des lézards plongés dans des déchets toxiques. Ils grandissaient, grandissaient, comme des crocodiles. Alors la sorcière les tuait, les écaillait, puis s'en fabriquait des chapeaux pointus. Turlututu ! Avec les larmes de crocodiles, Épinarde mijotait des potions à chagrin. Leurs mâchoires lui servaient de colliers et même de dentiers ! Très chic, Épinarde ! Mais à force, elle s'ennuyait. Elle rêvait de la surface, de la nature, et de dominer le monde... »

(Hélène Audouard, «La sorcière des égouts», 1996)

Je n'ai jamais croisé de sorcière vers la rue Mouffetard ; l'horrible vieille qui m'attrapait la main pour me révéler un avenir dont j'étais sûr de ne rien vouloir savoir – et en tout cas pas d'elle, elle était trop vilaine –, c'était pas vers Mouffetard, mais boulevard Saint-Germain près du Flore, un coin que je n'ai jamais aimé, quoiqu'il eût également été le territoire de chasse de ce sympathique monsieur qui vendait *Le Monde* en début d'après-midi en clamant des fausses « une » assez réjouissantes – je crois qu'il a écrit un livre, ce monsieur, mais je ne l'ai pas lu. Pour en finir avec Mouffetard, je n'y ai pas non plus croisé cette sinistre Épinarde, et ma fille ne m'a jamais dit de quel recoin de sa jeune imagination elle avait vu surgir cette triste figure.

« Il était une fois un jeune éléphant. Il s'appelait Patapouf. Il est maladroit, il se cognait. »

(Ivan Audouard, «L'éléphant très drôle», CE1, 2011)

Noter que cette œuvre, la première publiée de l'auteur, n'est en rien représentative de sa maîtrise *actuelle* de la concordance des temps.

Associations hardiment son thème éléphantique à quelques auteurs de notoriété plus établie.

«Aux temps hauts et lointains, l'Éléphant, ô Très Aimé, n'avait pas de trompe. Il n'avait qu'un nez noirâtre et proéminent, gros comme une botte ; il pouvait le remuer d'un côté à l'autre mais il ne pouvait rien ramasser avec. Mais il y avait un Éléphant – un Nouvel Éléphant – un Enfant Éléphant – qui était plein d'insatiable curiosité, ce qui voulait dire qu'il posait toujours des tas de questions. Et il vivait en Afrique, et il emplissait l'Afrique de ses 'satiabiles curtiosités. Il demanda à sa grand-tante, l'Autruche, pourquoi les plumes de sa queue poussaient de cette façon, et sa grand-tante l'Autruche lui donna un coup de son dur, dur sabot. Et pourtant il était toujours empli de son 'satiabale curtiosité. Il demanda à sa large tante, l'Hippopotame, pourquoi ses yeux étaient si rouges et sa large tante, l'Hippopotame, le frappa de son large, large sabot... et pourtant il était encore empli de cette 'satiabale curtiosité.»

(Rudyard Kipling, «L'enfant d'Éléphant», in *Histoires comme ça*, 1902)

No comment sur la *curtiosité*, je suppose que Kipling connaît le vrai mot et le déforme pour attendre que l'enfant corrige : «curiosité, maman !» ou «curiosité, papa ! Tu sais pas ça ?» Notre deuxième éléphant est métaphorique :

«Les collines qui barraient la vallée de l'Èbre étaient longues et blanches. De ce côté il n'y avait pas d'ombre, pas d'arbres, et la gare se trouvait entre deux lignes de rails au soleil...»

(Ernest Hemingway, *Les Collines comme des éléphants blancs*, 1927)

Fun fact : la nouvelle, tronquée, est d'abord parue en France sous le titre *Paradis perdus*. Je vais me faire traiter de menteur par Ivan, de grugeur : pas d'éléphants dans cette histoire. Non, c'est vrai, y en a pas, parce qu'il y a pas des masses d'éléphants en Espagne, je crois. Il y en a en Inde mais on n'en voit pas dans l'étonnant film *Horizons perdus* (*Lost Horizon*) de Frank Capra (1937). Faut dire que l'action se déroule pour l'essentiel à Shangri-La, une vallée perdue aux confins du Tibet où on doit pas voir passer beaucoup d'éléphants, même pour les départs en long week-end. Faut dire aussi que

tout a été tourné en studio du côté de Los Angeles, y compris une belle avalanche vers la fin, donc même s'ils avaient voulu z'avaient plus de sous pour importer les éléphants du côté d'Hollywood où on n'en voit pas beaucoup passer. Ce qui me rappelle que Léo, ce traître tamoul, m'avait promis une vraie fête de mariage avec des éléphants à Pondichéry, ou à Trichy, avec lui en maharajah. J'attends toujours. Pour *Paradis perdu*, c'est un film d'Abel Gance (1940) avec notamment Micheline Presle, et il n'y a pas de raison d'y voir des éléphants, vu que ça se passe en France après la Première Guerre mondiale... quoique... Gance qui avait accroché des caméras à des chevaux pour son *Napoléon*, aurait sûrement adoré en installer sur des éléphants. Dommage qu'il n'ait pas connu mon père et son éphémère Comité pour la commémoration du passage des Alpes par Hannibal. Dommage, vraiment... mon expérience personnelle en éléphants est limitée : une balade avec mes potes au cours de notre randonnée cycliste au Vietnam ; vague mal de mer ; une promenade avec Ulysse (dix ans) en Thaïlande quand on était allés rendre visite à l'ami Bizot. Géomètre, dessinateur, potier, tromboniste amateur assez compétent pour accompagner Sidney Bechet dans sa tournée française, il est devenu ethnologue en feuilletant des livres qui lui ont donné le goût de l'ailleurs : il a trouvé son Éden dans le village de Srah Srang, près d'Angkor, où il a appris le khmer en écoutant les paysans. Chassé du Cambodge vers la Thaïlande par la guerre, il a créé à Chiang Mai la branche locale de son *alma mater*, l'École française d'Extrême-Orient : dans la maison où il nous a accueillis avec Ulysse, où on entendait matin et soir les gongs du temple voisin, il avait choisi chaque essence de bois avec le même soin extrême qu'il met à choisir ses mots dans ses articles et dans ses livres. Bizot nous fait la faveur rare de se mettre en vacances quelques jours de ses traductions de manuscrits et de la confection de la Somme sur le bouddhisme des Khmers à laquelle il travaille depuis un demi-siècle, et il se transforme en guide touristique. Promenade avec l'éléphant du zoo de Chiang Mai. Le cornac est khmer et Bizot, qui passe du thaï au khmer plus facilement que du français à l'allemand, lui parle dans sa langue avec fluidité : le sourire du gars est celui d'un exilé (du Cambodge à la Thaïlande c'est pas loin, mais c'est quand même l'exil) qui retrouve un compatriote. Au cours de notre voyage père-fils on a vu un autre éléphant : à Phnom Penh celui-là. Éléphants



à nouveau en Inde, à Kochi, où la famille A. fait étape dans son périple touristique du sud du pays : ils sont enchaînés et même en passant on lit dans leurs yeux l'expression malheureuse, désespérée, des prisonniers ayant pris perpète. C'est en Afrique du Sud, au cours d'un autre périple touristique familial, qu'on a vu les plus beaux éléphants, dans une petite réserve où courent les antilopes, les zèbres, les girafes, quelques lions, et de prudents hippopotames. Notre guide, une jeune fille d'une vingtaine d'années, était d'avis, appuyée par sa fraîche expérience, qu'il fallait parler aux jeunes éléphants mâles quand ils s'approchaient trop de la jeep, sinon ils se croyaient tout permis. « N'avance pas plus, ou alors !... » aboyait-elle. Ou alors quoi ? On ne le saura jamais, vu qu'un mètre soixante de petite blonde avec une grosse confiance, ça peut faire peur – ça, je suis bien placé pour le savoir, j'aurais pu le dire aux jeunes mâles. Les seuls mâles que la sympathique jeune fille craignait, en dehors des rangers hommes de la réserve qui avaient tenté de lui prouver que c'était un travail de mecs, c'étaient les buffles. Imprévisible, le buffle : les autres animaux donnent des signes avant de charger ; le buffle, non. La minute d'avant, il est paisiblement en train de brouter, une mouche lui agace les naseaux et le voici en train de foncer. Là, gare : ne surtout pas faire demi-tour, ça l'énerve encore plus. Ne pas bouger, attendre qu'il passe au large ou rebrousse chemin – ce qui me rappelle un autre conseil utile concernant les ours mais on n'en est pas encore à l'ours – on y viendra.

Si vous voulez des éléphants, en voilà des vrais même s'ils ne sont pas dans le titre du livre :

« Depuis l'aube, le chemin suivait la colline à travers un fouillis de bambous et d'herbes où le cheval et le cavalier disparaissaient parfois complètement ; puis, la tête du jésuite réapparaissait sous son casque blanc, avec son grand nez osseux au-dessus des lèvres viriles et ironiques, et ses yeux perçants qui évoquaient bien plus des horizons illimités que les pages d'un bréviaire. »

(Romain Gary, *Les Racines du ciel*, 1956)

Mais ils sont où, les éléphants, là-dedans ? Il y a encore ces putains de collines, blanches aussi peut-être ; tu te fous de ma

gueule? Nope, mate: les éléphants arrivent, en pagaille, et son héros qui lutte au prix de sa vie pour les sauver des trafiquants d'ivoire. Prix Goncourt de l'année de ma naissance. Malins, les jurés: se débrouillent *de temps en temps mais pas trop souvent quand même*, faut pas déconner, pour attribuer la médaille à un bon – voire à un grand livre. Pas vu le film de Huston avec Juliette Gréco et Errol Flynn (1958) ou m'en souviens pas. Pendant qu'on en est aux animaux qui peuvent faire du dégât:

«Et souvenez-vous, mes chers petits-enfants, que dans l'ancien temps il y avait plus d'ours que d'Indiens – des ours noirs et des ours bruns, et aussi des grands grizzlys – et on n'avait pas de miel, rien de doux ni de sucré dans les tipis, et Sœur abeille était toujours en colère, à voler en tous sens pour piquer les Indiens.»

(James Crumley, *La Danse de l'ours*, 1983, traduction de Jacques Mailhos)

J'ai dû le lire, avec deux ou trois autres livres de Crumley, dont *Le Dernier Baiser*, dans une ancienne traduction. Ça fait partie de ces livres qui m'ont laissé une forte empreinte émotionnelle, mais que je suis incapable de raconter car je ne me souviens pas du tout de l'histoire: qu'est-ce qui indique, d'ailleurs, dans ce début, qu'on va lire un polar? Rien – et c'est ça qui me plaît. Arrêtons-nous une seconde sur les ours et rendons-nous utiles, histoire de montrer que cette lecture n'est pas que distraction littéraire et faibles blagounettes – ce qu'elle est, je ne nie pas. Si – ce qu'à Dieu ne plaise – vous tombez sur un ours – hypothèse improbable en milieu urbain et dans la majorité des campagnes françaises mais on ne sait jamais –, déterminez s'il s'agit d'un ours brun ou d'un ours polaire. Traînez pas, les filles, vous avez une fraction de seconde pour décider et l'erreur peut être fatale. L'ours brun n'approche les zones fréquentées par des humains que s'il a faim et il a plus peur de vous que vous de lui. L'ours polaire défend son territoire et il n'a peur de rien. Dans les deux cas ne fuyez pas. Pour l'ours brun, criez très fort: selon toute probabilité il va fuir; s'il ne fuit pas, bonne chance, ma seule connaissance du combat homme/ours est limitée à une scène pas très crédible du film *The Revenant* avec Leonardo DiCaprio où c'est l'homme qui gagne (forcément, sinon y aurait pas

de film). Pour l'ours polaire, couchez-vous en lui offrant votre cou. Votre seule chance est qu'il vous croie mort et, en conséquence, se désintéresse de vous. Là encore, si cette tactique échoue, je n'ai pas de plan B à vous proposer, sinon de faire vos prières ou de lui chanter une chanson, histoire en cas d'issue malheureuse de confirmer l'adage selon lequel, en France, tout finit par des chansons.

Pause indienne n° 1 :

« Je suis né avec de l'eau dans le cerveau. Okay, ça n'est pas exactement la vérité. En réalité, j'avais à ma naissance trop de liquide céphalo-rachidien dans le crâne. »

(Sherman Alexie, *Le premier qui pleure a perdu*, 2008, traduction de Valérie Le Plouhinec)

Là je proteste fermement contre M. Albin et M<sup>me</sup> Michel. Le titre d'origine, beaucoup plus marrant, c'est *The Absolutely True Diary of a Part-Time Indian*. Allez, je suis de bonne humeur, je te le traduis : « Le journal absolument véridique d'un Indien à temps partiel ».

Suivant les conseils d'Eduardo K, le meilleur des Uruguayens de New York (ne pas confondre avec Eduardo F, le meilleur des Cubains du New Jersey), on s'en lisait un chapitre chaque soir pendant nos vacances à Nantucket de l'été 2009. Ivan était encore « le petit », il nous écoutait et on riait tous ensemble... aux aventures tragicomiques de ce malheureux petit Indien avec son énorme crâne, ses grands pieds et ses quarante-deux dents (dix de plus que la norme).

Pause indienne n° 2 :

« Un oiseau descendant du ciel – et un vautour planait justement vers le sol – n'aurait pu trancher si l'homme était mort ou vivant. »

(Jim Harrison, « Revanche », in *Légendes d'automne*, 1979, traduction de Brice Matthieussent)

Je n'ai jamais rencontré le légendaire Jim Harrison car si Laffont avait été son premier éditeur en France, il avait vogué vers d'autres maisons à l'époque où Bernard et moi débarquâmes place Saint-Sulpice (d'aucuns, s'agissant de nous, auraient plus

volontiers conservé l'image des vautours); j'aurais eu plus de chance lors de son passage à Arles dont je n'entendis parler que plus tard car il n'avait pas mis longtemps à comprendre que la place du Forum (ancienne «place des Hommes» où l'on venait se louer à la journée ou à la semaine), était le centre du monde civilisé: si j'ai bien compris ce que mon ami Jean-Pierre m'a raconté, il ne quitta le bar du Nord-Pinus (hôtel où descendent traditionnellement les toreros de passage et où on peut demander la chambre Yvan Audouard) que pour le Café la Nuit ou le Petit bar, de l'autre côté de la place, et ne dessoûla pas de trois jours entiers, le tout en conservant la parfaite dignité d'un grizzly rassasié en visite sur des terres étrangères où des locaux non seulement le nourrissent et l'abreuvent, mais expriment par des signes un respect touchant à la dévotion. Personne ne pensa à lui dire que le passage du commandeur Cody, plus connu sous le nom de Buffalo Bill, avait laissé un souvenir indélébile dans la «ville natale préférée» de mon père, né en vraie réalité à Saïgon, une ville qui lui fit penser à Marseille quand il y retourna quelque quatre-vingts ans plus tard.

Là, on change de taille d'animal:

«Il était une fois, et c'était une sacrée fois, une meuh-vache qui descendait le long de la route, et cette meuh-vache qui descendait le long de la route rencontra un gentil petit garçon du nom de bébé tuckoo. Son père lui raconta cette histoire: son père le regarda à travers un verre: son père avait des poils sur le visage.»

(James Joyce, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, 1916, traduction de Ludmila Savitzky révisée par Jacques Aubert)

En lisant pour la première fois les mots «moo-cow» et «baby tuckoo», je me suis dit que le jeune James préparait déjà son illisible (pour moi) *Finnegans Wake*. Nope, c'est juste des trucs de petit môme, «meuh-vache» ton bébé de deux ans peut dire ça, ou toi pour le faire marrer, et «baby tuckoo», merci Ouiqui mon ami, c'était tout simplement le petit nom de James bébé. Le traducteur assermenté Gallimard choisit «meuh-meuh» et «bébé coucouche»: rien à dire, ça joue. Cette autobiographie est, comme les nouvelles de *Dublinois* (là aussi adaptation cinéma de John Huston que je n'ai pas vue mais que Malcampo recommande), d'un plaisir de lecture surprenant de simplicité.

«Au mois de mars à Paris, il fait froid à six heures quarante du matin et le froid semble plus mordant encore lorsqu'un homme est sur le point d'être passé par les armes.»

(Frederick Forsyth, *Chacal*, 1971, traduction d'Henri Robillot)

Prenant quelques minutes l'autre matin pour écouter ce que j'appelle sa « musique » (Radio 4, toutes questions d'info mises à part avec son chant d'oiseau du jour et ses voix so British, fait vibrer son anglicité profonde) je suis resté allongé à côté de Mrs T. Ouaille oui reuh onne zis, pourquoi dénommé-je mon épouse Mrs T.? Ce n'est ni l'initiale de son prénom, ni celle de son nom de famille ou du mien, auquel cas elle serait Miss L. ou Mrs A. c'est la faute à Bizot. Grand spécialiste des *Soprano*, dont il connaît par cœur des dialogues entiers, il m'a surnommé «T.», comme Tony Soprano; vu que pour les acolytes de Tony, Carmela est «Mrs T.», Susanna a hérité de l'appellation. Sans me prendre pour un saint petit ou grand, je crois être en moyenne moins criminel que Tony et ma Mrs T., très différente de Carmela, partage avec elle l'endurance et le sens de la famille dans son dévouement à gérer une belle-mère en Alzheimer dont le caractère déjà pas commode s'était pas arrangé.

Bref, on était allongés: sur Radio 4 (BBC) on entendait un vieux monsieur (M. Forsyth a dépassé les quatre-vingts ans) dire avec modestie qu'il avait fallu que plusieurs jeunes auteurs britanniques ou américains de thrillers lui parlent de l'influence déterminante et libératrice de son *Chacal* pour qu'il prenne conscience que son livre avait été plus qu'un succès de librairie doublé d'un film ayant cartonné au box-office. On discute avec Bruce du film: pour lui, c'était avec Kirk Douglas, pour moi un autre acteur célèbre, peut-être Michael Caine. En vrai mon ami Ouiqui m'éclaire: c'est Edward Fox, pas une star mais un bon acteur qu'on voit également avec Dirk Bogarde dans un film de guerre de Richard Attenborough (*Gandhi*, 1982) un peu vieilli mais très regardable: *A Bridge too Far* (*Un pont trop loin*, 1977). De Fred Zinnemann on retient en général le western *High Noon* (*Le train sifflera trois fois*, 1952), avec Gary Cooper et Grace Kelly, mais il ne faut pas oublier Burt Lancaster dans *From Here to Eternity* (*Tant qu'il y aura des hommes*, 1953) et le magnifique *A Man for All Seasons* (*Un homme pour l'éternité*, 1962) où le

superbe – et sous-estimé! – Paul Scofield incarne le beau personnage de Thomas More. Comme tant de futurs best-sellers, le livre de Forsyth avait été refusé à plusieurs reprises et avait fini par sortir dans un relatif anonymat. L'édition actuelle offre une belle préface de Ken Follett, qui s'y connaît pas mal en thrillers (mais pas que). Il dit un truc auquel je pense souvent : « je vous envie si vous lisez ce livre pour la première fois ». Je dis ça (en gros) quand j'offre à un/e ami/e un livre que j'aime et qu'il/elle n'a pas lu ; je pense ça (au lieu de « merde, je devrais avoir lu ça, je suis nul et inculte ») lorsqu'un/e ami/e m'offre un livre que je n'ai pas lu. Ça vaut aussi pour les films : quel bonheur d'entrer dans un univers nouveau, de découvrir de nouvelles façons de dire, de raconter, de sentir. Sur ce, fin de la séquence animaux :

« Il était assis, immobile devant la télévision, dans la chambre 932 de l'hôtel Biltmore. »

(Mary Higgins Clark, *La Nuit du renard*, 1977, traduction d'Anne Damour)

Je l'ai peut-être déjà écrit mais je le réécris et le réécrirai (Julien Gracq : « vous voulez dire Il pleut. Dites Il pleut – même si c'est pour une seconde averse ») : comme les chansons qui passent à la radio, certains livres nous accompagnent une soirée, un week-end, un mois et peu importe qu'ils soient classés « littéraires » ou « commerciaux ». J'ai pris beaucoup de plaisir (de ce plaisir « oh non je peux pas lire, j'ai trop peur ») à lire les premiers livres de cette ancienne hôtesse de l'air qui s'est lancée dans l'écriture par nécessité économique, à la mort de son mari, a commencé par des scripts pour la radio et une biographie sérieuse de George Washington, avant de devenir la « reine du suspense ». Je me suis lassé mais je ne renie pas ces bons souvenirs et je félicite l'éditeur français qui a trouvé le titre pour adapter *A Stranger Is Watching* sans qu'on sache vraiment ce que ça raconte, ça installe l'ambiance, style *La Nuit du chasseur*, le film légendaire de Charles Laughton avec Robert Mitchum dont les phalanges sont marquées L O V E et H A T E.

Sur ce, sans tambour ni trompette (j'adore cette expression dont j'aurais aimé faire le titre d'un livre), quittons ces variations animalières et faisons une brève incursion au siècle des Lumières chères à Tzvetan Todorov, le meilleur des bougres.

« Il y avait en Westphalie, dans le château de Monsieur le baron Thunder-ten-tronckh, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. »

(Voltaire, *Candide*, 1759)

À l'oral du bac français, en 1972, j'ai tiré « L'Albatros » – et pas spécialement brillé (13, comme à l'écrit) ; à travers la vitre mon pote Jean-Baptiste nous faisait un mime de jardinage pour indiquer qu'il était tombé sur *Candide* : « il faut cultiver notre jardin ».

« Il était une fois quatre enfants, dont les prénoms étaient Peter, Susan, Edmund et Lucy. »

(C.S. Lewis, *Le Monde de Narnia*, volume I, *Le Lion, la Sorcière blanche et l'Armoire magique*)

Il y a des jours où je me referais volontiers une enfance anglaise – et dans ces cas-là je pense toujours à C.S. Lewis avant J.R. Tolkien. À John Cleese (*Fawlty Towers*) et aux Monty Python aussi. Avait-il quatre enfants, ce bon C.S. qui a aussi écrit un bref et beau livre sur la mort de sa femme ? J'sais pas. Au moins un domaine où je mènerais cinq à quatre sur lui, comme sur mes potes Vincent et Denis.

And now, without further ado, une vraie famille nombreuse :

« Je suis né à l'hôpital Rotunda le 5 juin 1932. Il y a eu neuf enfants avant moi et douze après, j'appartiens donc au groupe du milieu. Sur ces vingt et un, dix-sept ont vécu, dont quatre sont morts en bas âge, en laissant treize pour tenir le fort familial. »

(Christy Brown, *Du pied gauche*, 1955)

Le premier livre de Christy Brown que j'ai lu n'était pas celui-ci mais son roman autobiographique, *Celui qui regardait passer les jours*, brillante adaptation du titre original, *Down all the Days*.

C'était dans la collection « Vécu » de chez Laffont, et un exemplaire (probablement envoyé à mon père, à l'époque critique littéraire du *Canard enchaîné*, dont il avait aussi été critique de théâtre – « Surprise à Marigny, Jean-Louis Barrault encore plus mauvais que d'habitude ! » – avant de devenir critique d'une télévision qu'il ne regardait presque jamais, ce qui lui donnait la liberté de raconter ce qui lui passait par la tête) traînait sur

la petite étagère de la chambre où nous dormions avec ma sœur dans le cabanon de Fontvieille. J'avais été bouleversé par l'histoire de ce petit garçon atteint de paralysie cérébrale, incapable du moindre mouvement et que ses frères trimballent dans une voiturette d'où il voit et enregistre *tout*. Puis venait le moment où ce fameux pied gauche entrait en scène, lorsqu'il prenait un bout de craie entre deux orteils. Naissance difficile, vie difficile, mort absurde. Devenu peintre, s'étant marié, l'infortuné Christy est mort à quarante-neuf ans étouffé, ayant malencontreusement avalé une côtelette d'agneau. Pôv'ti gars : l'a même pas pu voir *My Left Foot*, l'excellent film de Jim Sheridan (1989) avec le toujours stratosphérique Daniel Day-Lewis, ni entendre la chanson des Pogues *Down All the Days* (1989). Je pense presque tous les jours à lui en bougeant la partie de mon côté gauche qui veut bien bouger.

« Personne ne m'a jamais dit que le chagrin ressemblait tellement à la peur. Je n'ai pas peur, mais la sensation est similaire à celle de la peur. Les mêmes papillons dans l'estomac, la même impossibilité à tenir en place, les mêmes bâillements. Je n'arrête pas d'avalier ma salive. »

(C.S. Lewis, *Apprendre la mort*, traduction de Jean Prignaud et Timothy Radcliffe, 1974)

Ce chagrin observé (*A Grief Observed*) que je croyais non traduit en français mais que Malcampo a retrouvé m'a laissé une impression beaucoup plus forte que le livre de Joan Didion sur le double deuil difficile de sa fille et de son mari (*L'Année de la pensée magique*, 2007). Ce sont deux livres d'observation et d'introspection, mais le regard de C.S. Lewis, dans sa sobriété, me touche plus en profondeur que celui de la grande journaliste américaine. Ce qu'il décrit dans ces premières lignes, je l'ai observé chez ma mère après la mort de mon père.

« Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. »

(Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932)

C'est plus qu'agaçant, plus que troublant, mais l'un des chefs-d'œuvre de la prose française du xx<sup>e</sup> siècle est dû à la plume d'un antisémite pathologique, un type qui a dérivé par étapes du désagréable à l'épouvantable et qui restait odieux



même lorsqu'il n'était plus qu'une vieille bête traquée et à bout de forces.

« Cela a commencé très simplement, en novembre 1987. Un ami m'avait proposé de nous montrer quelques monuments non classés de Varsovie; et nous avons accepté avec empressement, contents d'échapper ainsi au programme dans lequel nous enfermait le colloque officiel, raison ou prétexte de notre présence dans cette ville. »

(Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*, 1991)

Cela a commencé par une voix: co-animateur avec son ami Luc Ferry des débats philosophiques qui avaient lieu une fois par mois au dernier étage des locaux de Laffont avenue Marceau, André Comte-Sponville venait de lire le célèbre quatrain du mystique Angelus Silesius « La rose est sans pourquoi » lorsqu'une voix aux accents danubiens s'est élevée : « Mais c'est un idéal végétatif ! » Cette exclamation d'une véhémence tranquille a été suivie d'explications nuancées et précises, délivrées avec un sens pédagogique qui ne le cédait en rien à celui de Luc et André, qui sont des maîtres en la matière. J'ai aimé cette voix, elle a aussitôt résonné en moi comme une vieille voix amie; j'ai aimé que cet intellectuel réputé, se trouvant assis non à côté d'une des « stars » de ce séminaire mais à côté de mon assistante, une jeune femme humble d'origines sociales et timide de caractère, s'intéresse à elle – vraiment –, lui pose sans arrogance des questions sur sa vie. Tzvetan a eu le courage de préfacier le *Livre noir du communisme*, acceptant par avance l'inconfort que supposerait la publication d'un livre dont les auteurs, très différents d'opinions et de tempéraments, se déchiraient par médias interposés – dans un contexte où un ouvrage écrit pour l'histoire était instrumentalisé pour raisons politiques et se trouvait donc l'objet de polémiques sans rapport avec son contenu. Un des bonheurs, une des fiertés de ma vie d'éditeur a été de devenir l'ami de cet homme-là, et son éditeur pour quelques livres – je reste frustré et un peu furieux qu'il ne soit pas considéré en France à sa vraie valeur.

Des livres anciens de Tzvetan, je retourne plus volontiers vers ceux d'histoire ou d'histoires des idées que vers ceux d'analyse littéraire structurale qui l'ont mis au programme du cours de français de tant d'écoles ou d'universités dans le monde. Il me

semble que c'est là, dans son regard sur les horreurs du monde, qu'il a commencé à se libérer du carcan intellectuel de l'étude des formes du langage dans lequel, jeune étudiant bulgare, il s'était en quelque sorte réfugié avant son départ en France et où, à l'ombre des grandes figures du milieu parisien, il est longtemps resté, par timidité, par excès de modestie.

«Voilà, c'est comme ça que ça a commencé. C'était un 14 juillet. Des pétards partout dans ton ciel. Tu regardes une femme au salon qui semble avoir perdu quelque chose. Tu comprends que cette femme longue au dos cambré qui cherche sous le canapé et les chaises renversées, c'est toi.»

(Samira El Ayachi, *Les femmes sont occupées*, 2019)

C'est le premier livre de Sam, que j'avais rencontrée à Lille, lorsque je suivais pour un portrait le rappeur Kery James. Elle était la «petite souris» qui avait tout organisé (le concert de Kery à l'Aéronef le soir ; l'atelier d'écriture à la prison de Loos-lez-Lille, où Kery était aussi populaire auprès des détenus que des gardiens – autographes pour tout le monde, mais places de concert pour ces derniers seulement). Article paru dans le magazine du *Monde*, l'artiste m'a invité à la projection d'un petit film intéressant, et il est sorti de ma vie, comme c'est logique. Sam est restée – et devenue une amie. On se retrouve en coup de vent près de la gare du Nord quand elle vient d'arriver de Lille ou va y repartir, on boit un verre et on s'offre des livres. Promo gratuite pour le nouveau qui vient de sortir :

«C'est à mon père que je pense au moment où ils viennent me chercher. Ils sont deux. Deux, quatre, six hommes en bleu, debout, au seuil de la salle de classe, suivis de Dora, la dame qui s'occupe du ménage, et de nombreuses personnes qui les entourent.

“Veuillez nous suivre immédiatement.”»

(Samira El Ayachi, *Le Ventre des hommes*, 2021)

Celui-là, je sais qu'elle y pense depuis longtemps : inspiré par son histoire, il est dédié à son père, un de ces Marocains arrivés dans le nord de la France dans les années 1960 pour travailler dans les corons. Je ne l'ai pas encore lu mais mon amie Saida adore – et pas seulement à cause des origines marocaines du

chnord qu'elle a en commun avec Sam (faudra que j'les présente, un jour).

«Je suis né dans la ville de Bombay... il était une fois... non, ça n'ira pas, pas moyen d'échapper à la date. Je suis né dans la maison de santé du docteur Narlikar le 15 août 1947. Et l'heure? l'heure a son importance aussi. Alors, l'heure : pendant la nuit... non, c'est important d'être plus... sur le coup de minuit, en fait.»

(Salman Rushdie, *Les Enfants de minuit*, 1981)

Quand on commence sa vie littéraire par un chef-d'œuvre, pas facile de rester au niveau. Malgré les avanies liées à la sortie des *Versets sataniques*, M. Rushdie ne s'en est pas mal sorti. Rencontre un soir à Paris avec une pop star locale – on peut être un grand écrivain persécuté et aimer les pop stars. Il se révèle étonnamment simple, drôle et amical. On le retrouve quelques années plus tard à New York. Dîner avec une autre pop star locale qui partage sa vie à l'époque. Il est toujours aussi sympa et marrant et en plus il a une façon de regarder sa chérie qui est assez craquante, genre «vous avez vu? Comment un type aussi moche que moi [c'est vrai que physiquement c'est pas Amitabh Bachchan, la star de Bollywood] peut sortir avec une fille aussi belle, c'est quand même dingue, ma chance».

Je le revois aux rencontres internationales du Pen Club, qu'il préside alors, où j'ai participé à une petite lecture/conférence avec la jeune écrivaine turque Elif Shafak et l'Israélien Meir Shalev, brillants et aussi plaisants au contact l'un que l'autre. Pendant mon petit speech, je me suis permis un développement improvisé sur mon souvenir, au Pakistan, de la richesse obsessionnelle de l'imagination érotique générée par les interdits concernant les relations extraconjugales. En conclusion, Salman vient au micro, nous remercie et se moque gentiment de moi : «Je peux assurer à Antoine qu'au Pakistan *aussi*, l'adultère existe.» Le goût de Salman pour les pop stars lui a inspiré un roman qui n'est pas, je le crains, son meilleur : *La Terre sous ses pieds* (1999). Et puis, encore un qui est aussi diaboliquement *fort* dans le gros roman épique que dans les nouvelles (*Haroun et la mer des histoires*, 1990 – c'est épating).

«Je suis né le 25 décembre à minuit, d'une moujik et d'un grand-duc. Mon père avait le teint blond, une barbe de pope et

des sourcils de dieu. Il fumait les havanes par le nez, et se sou-  
lait d'une vodka spéciale confectionnée à Tsarskoïe Selo dans  
un monastère de vierges à poil.»

(Joseph Delteil, *Choléra*, 1923)

C'est mon père qui m'a fait connaître et lire Delteil : six  
courts romans pour un univers entièrement personnel devant  
lequel je continue à m'émerveiller à chaque fois que j'ouvre le  
gros volume abîmé de ses œuvres complètes. Je le trouve bien  
aussi bon que Vian mais il n'a pas bénéficié de ce je-ne-sais-  
quoi qui crée les légendes.

« Ceci est une histoire vraie.

Hier, une fois de plus, j'ai vu en rêve mon ancien quartier. Rêve  
de nuit, cauchemar de jour, quand on voit ce qu'ils en ont fait.  
Moi au moins, je l'ai connu du temps de sa beauté.»

(Nikos Kokantzis, *Gioconda*, 1975)

En dehors de sa passion pour Alain Robbe-Grillet (*Les  
Gommes*), qui m'est étrangère, je partage beaucoup des goûts  
littéraires de ma toujours jeune amie de jeunesse Dominique,  
dont l'existence prouve qu'on peut exercer une activité profes-  
sionnelle étiquetée « sérieux chiant » (elle est prévisionniste à la  
Banque de France) et être dotée d'une sensibilité subtile, où  
la tendresse du cœur empêche toujours le raffinement de glis-  
ser vers le snobisme littéraire. Je l'ai donc écoutée quand elle  
m'a dit avoir lu ce petit livre « derrière un rideau de larmes ». Je  
n'ai pas été déçu.

## ÉPIQUE

« Celui qui a vu le fond de toutes choses et tous les pays,  
Celui qui a su tout pour l'enseigner à tous,  
Il fera part de son expérience et chacun en profitera !  
Il a possédé la sagesse et la science naturelle ;  
Il a découvert le secret de ce qui était caché ! »

(*L'Épopée de Gilgamesh*, 2100 avant J.-C., tablette 1, traduction de l'akkadien de Georges Contenau, 1939)

Il y a l'*Iliade* et l'*Odyssée*, il y a l'*Énéide*, il y a le *Beowulf*, *La Chanson de Roland*, chaque nation conserve précieusement une épopée matrice, où la bravoure d'un héros est confrontée à de traîtres ennemis ou à des éléments naturels hostiles, mais avant tout cela il y a l'épopée première – et c'est le *Gilgamesh*, vers lequel je ne me lasse pas de revenir, et où je trouve de nouvelles merveilles à chaque lecture en français ou en anglais – mon akkadien est limité.

« Chante, déesse, la colère d'Achille, le fils de Pélée ; détestable colère, qui aux Achéens valut des souffrances sans nombre et jeta en pâture à Hadès tant d'âmes fières de héros, tandis que de ces héros mêmes elle faisait la proie des chiens et de tous les oiseaux du ciel – pour l'achèvement du dessein de Zeus. Pars du jour où une querelle tout d'abord divisa le fils d'Atrée, protecteur de son peuple, et le divin Achille. Qui des dieux les mit donc aux prises en telle querelle et bataille ? Le fils de Létô et de Zeus. C'est lui qui, courroucé contre le roi, fit par toute

l'armée grandir un mal cruel, dont les hommes allaient mourant; cela parce que le fils d'Atrée avait fait affront à Chryses, son prêtre.»

(Homère, *Illiade*, chant I, vers 800 avant J.-C.)

Une des éditions d'Homère de la bible a été offerte à Ulysse à sa naissance par Jacques Pélissier, éditeur chez Laffont et Seghers, homme doux, fragile plus que faible, cultivé, délicat et généreux, déchiré par des tragédies intimes dont il ne disait rien, mort dans un accident de la route.

«C'est l'homme aux mille ruses, Muse, qu'il faut me dire, celui qui tant erra quand, de Troade, il eut pillé la ville sainte, Celui qui visita les cités de tant d'hommes et connut leur esprit, Celui qui, sur les mers, passa par tant d'angoisses, en luttant pour survivre et ramener ses gens.»

(Homère, *l'Odyssee*, vers 800 avant J.-C., texte français de Victor Bérard, 1955)

Combien de fois les ai-je lues, cette *Illiade* et cette *Odyssee*, jamais en grec, toujours en traduction? Mon fils Ulysse doit son prénom à l'un de ces voyages, toujours neufs, pendant l'été 1998 quand, avec sa future maman – et future Mrs T. – nous étions en quête d'un prénom qui pût sonner sans difficulté dans nos deux langues de vie – l'anglais et le français. Résultat: il faut toujours rappeler aux Américains qu'ils ont eu un Ulysse pour président (Ulysses S. Grant, dix-huitième président des États-Unis<sup>19</sup>) et Ulysse doit faire preuve de patience pour préciser à ses rencontres états-uniennes qu'il ne s'appelle pas Louis ou Lewis; moniteur dans le camp du Vermont où il a passé beaucoup d'étés, il s'est fabriqué et attaché par un lacet autour du cou un petit écusson en bois inscrit phonétiquement: You-les.

«Moi qui jadis sur un frêle pipeau modulai mon chant, qui sortant de mes bois contraignis mes campagnes à se plier à tous les désirs de leur maître, œuvre bénie des gens de la terre – voici que maintenant je chante l'horreur des armes de Mars

19. Référence gratuite: ce général yankee fut le vainqueur du sudiste Lee pendant la guerre de Sécession et devint un président pas particulièrement remarquable (1869-1877).

et l'homme qui, premier, des bords de Troie vint en Italie, pré-destiné, fugitif, et aux rives du Lavinium.»

(Virgile, l'*Énéide* chant 1, entre 29 et 19 avant J.-C., texte français de Jacques Perret, 1977, revu et corrigé par Roger Lesueur, 1995)

J'ai dû en traduire des petits bouts quand j'étais un élève potable en latin mais je l'ai vraiment lu plus tard quand, suivant le cruel conseil de Marguerite Yourcenar, j'essayais, pour comprendre de l'intérieur mon personnage (le philosophe Pierre Abélard), de lire tout ce qu'il avait lu. J'en suis resté loin mais j'ai passé deux années, avant d'écrire la première ligne de mon roman<sup>20</sup>, à me nourrir de la Bible, de poésie latine et des Pères de l'Église – ainsi mes collègues de boulot me voyaient-ils le matin au comptoir du café, ayant remplacé *L'Équipe* et *Libé* par la *Correspondance de saint Jérôme* ou les *Sermons* de Bernard de Clairvaux.

« Charles le roi, notre empereur Magne,  
Sept ans tout pleins a été en Espagne  
Jusqu'à la mer conquit la terre hautaine ;  
Il n'est de château qui devant lui tienne  
Mur ni cité n'y est resté à rompre,  
Hors Saragosse, qui est sur une montagne.  
Le roi Marsile la tient, qui n'aime pas Dieu ;  
Il sert Mahomet et invoque Apollon :  
Il ne peut se garder que le mal ne l'atteigne. »

(Turolodus, *La Chanson de Roland*, XI<sup>e</sup> siècle, texte français d'Albert Pauphlet, 1952)

Qui est ce Turolodus qui « signe » le texte dans un dernier vers lourd d'interprétations diverses ? « Ici s'arrête la Geste que Turolodus raconte. » Pas sa photo, pas la bande rouge avec **TUOLDUS** en caractères gras. Juste ce vers énigmatique, signature aussi vague que celle des maîtres anonymes des vitraux de Chartres.

À chaque fois que je recommence à le lire (OK, je laisse vite tomber l'ancien français, qui est assez duraille passé le premier vers : « Carles il reis, nostre empere magnes »), je suis étreint par la même émotion. Je lis « Roland est preux, et Olivier est

20. Promotion gratuite : *Adieu, mon unique* (2000).

sage/tous les deux ont un merveilleux courage» et les larmes se mettent à couler. Pierre Schoendoerffer, évoquant le souvenir de Diên Biên Phu, aimait à rappeler que notre histoire littéraire commençait par le récit d'une *défaite*. Depuis une dizaine de siècles, chaque soldat français d'une bataille perdue de plus, les yeux tournés vers le ciel, la rage et la tristesse au cœur, entend résonner l'olifant de Roland à Roncevaux, appelant au secours les troupes du Magne. Les nombreux soldats que mon ascendance compte l'ont entendu aussi et moi, qui oncques ne le fus, je ressens les vibrations de son écho me traverser le corps.

Maintenant, négligeant mon goût de mettre cap au sud, je laisse un Viking de passage m'emporter sur son radeau vers le nord.

*Hwaet wē Gār-Dena*, ça fait bizarre de se dire que c'est de l'anglais mais c'en est pourtant – ou presque. Cette épopée a sans doute été composée et transmise oralement sur plusieurs siècles et retranscrite par un (ou des) auteur(s) scandinave(s) résidant sur les îles britanniques. Cet anglo-saxon est bien la matrice de l'anglais, même si nous n'aurions peut-être pas le courage de Jorge Luis Borges qui l'apprit assez pour pouvoir le lire dans l'original. Déjà qu'on galère dans notre propre langue avec *La Chanson de Roland*, s'il faut se coltiner *gefrunon*, *prym* et *fremedon*, on va mourir. Je ne me prends pas pour Tolkien qui, non content de traduire le texte et d'y consacrer plusieurs conférences, y a puisé bien de la matière pour son œuvre de fiction, mais la lecture du *Beowulf* m'a accompagné lorsque je composais mon truc le plus barré, *La Geste des Jartés*, roman en vers racontant un licenciement collectif, polyphonie dont les différentes voix me sont venues, non du ciel car je ne me prends pas pour Jeanne d'Arc, mais des plus anciennes chansons et épopées de nos littératures. Et c'est après coup seulement que je me suis rendu compte de la profondeur de l'imprégnation : un de mes « méchants » s'appelle Grendel, nom précisément d'un monstre marin, le premier qu'ait à affronter le héros épique.

Ô lecteur, connais ma générosité car du légendaire *Beowulf*, épopée fondatrice de la langue anglaise, voici non une traduction, non pas deux, mais trois !



1. – «Eh quoi! nous avons entendu parler de la valeur des rois qui gouvernèrent jadis les Danois des Lances et de l'héroïsme dont firent preuve ces princes! Souvent Scyld, fils de Scef, remporta la victoire sur des foules d'ennemis et de nombreuses tribus. Lui qui avait été jadis recueilli dans le dénuement, il devint un redoutable seigneur; ses malheurs furent réparés, car il grandit, sa renommée s'étendit dans le monde et un jour vint où tous ses voisins lui furent soumis et lui envoyèrent le tribut par-dessus les mers.»

(*Beowulf*, VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle, première transcription manuscrite au XI<sup>e</sup> siècle, traduction dégotée chez mon ami Ouiqui, traducteur et date inconnus).

2. – «Or çà! des rois du peuple des Danois à la lance, au temps jadis, nous avons entendu conter la gloire, comment ces princes accomplirent des actes de bravoure. Souvent, Scyld Sefing volait aux troupes d'adversaires, maints peuples, les sièges sur lesquels ils buaient leur hydromel, répandait la terreur sur les hommes, lui qui avait d'abord été découvert abandonné; en échange, il vécut et connut réconfort, devint puissant sous les cieux, prospéra en tout honneur, jusqu'à ce que tout ce qui demeurait alentour, sur la mer où chemine la baleine, dût lui obéir et lui payer tribut; c'était un bon roi!»

(Traduction de J.R. Tolkien, 1926, adaptée en français par Christine Laferrière, 2015)

Et 3. – «Alors. Les Danois armés de lance aux jours d'antan  
Et les rois qui les gouvernaient avaient courage et grandeur  
Nous avons ouï dire des campagnes héroïques de ces princes  
Il y avait Shield Sheafson, de tant de tribus le fléau,  
Des bancs où ils buaient leur hydromel le destructeur,  
Des ennemis le ravageur,  
Il venait de bien loin, cette terreur des troupes!  
Enfant trouvé, il connaîtrait la prospérité  
Comme ses pouvoirs s'accroissaient.  
Et sa valeur était prouvée.  
À la fin, chaque clan des côtes lointaines.  
Où croisent les baleines  
Devrait lui obéir, lui payer le tribut.  
C'était un bon roi.»

(Traduction de Seamus Heaney, 1999, adaptée en français par A. A., 2021)

J'aime bien le « Eh quoi » de mon ami Ouiqui, mais Tolkien et Heaney, même retraduit par moi, ça me plaît mieux.

« Vous plaît-il, seigneurs, d'ouïr une chanson de grands exploits ? Elle vous contera la vie d'Ogier le Danois, l'un des plus vaillants guerriers de douce France. »

(Raimbert de Paris/Adenet le Roi, *Les Infortunes d'Ogier le Danois*, XVI<sup>e</sup> siècle)

Ce doit être le premier livre que j'ai lu et relu, comme en témoigne l'état délabré de sa reliure.

« En cent ans, dans ces limites de l'humaine carrière, comme talent et destinée se plaisent à s'affronter ! À travers tant de bouleversements – mers devenues champs de mûriers –, que de spectacles à frapper le cœur ! Oui, telle est la loi : nul don qui ne doive être chèrement payé, et le ciel bleu jaloux a coutume de s'acharner sur le destin des jeunes roses. »

(Nguyen Du, *Kim-Vân-Kiêu*, 1820)

Quand on s'intéresse au Vietnam pour d'autres raisons que ses plages et pagodes, ses masseuses ou ses nems, le souvenir de Diên Biên Phu ou la « nostalgie indochinoise », on tombe forcément sur l'histoire de Kiêu, qui est à la langue et la culture vietnamiennes ce que Dante est à l'italien, Rabelais au français, Shakespeare à l'anglais, Pouchkine au russe. Avant Nguyen Du, le vietnamien est un « dialecte local » de la grande famille môn-khmer. Après des siècles d'influence chinoise et thaï, il vient de subir une colonisation européenne par la transcription des idéogrammes en un alphabet latin adapté par un jésuite. Père de sa langue, Nguyen Du est peut-être le père philologique et culturel de l'indépendance de son pays.

« Le *Mahabharata*, “la grande histoire des descendants de Bharata”, est le plus long poème qu'ait produit l'Inde et l'un des plus longs de toutes les littératures : dans les recensions du Nord, on compte plus de quatre-vingt-dix mille slokas<sup>21</sup>. »

(Georges Dumézil, *Mythe et Épopée*, I, 1968)

21. Mètre héroïque sanscrit.